

*Le premier hebdomadaire des faits-divers*

6<sup>e</sup> Année - N° 254

1 FR. 50 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

7 Septembre 1933

# DÉTECTIVE

## La fille aux poisons



**Après avoir froidement accompli son ténébreux forfait, Violette Nozières, torturée par son secret monstrueux, va faire maintenant, jour après jour, le terrible apprentissage du châtement.**

(Lire, pages 3, 4 et 5, l'enquête pathétique de notre collaborateur Henri Danjou.)

AU SOMMAIRE { **La rupture**, par M. S. — **Le dépit du monstre**, par André Carton. — **La secrète**, par René Girardet. — **Les bourreaux**,  
DE CE NUMÉRO { par Maurice Bérito. — **La chasse tragique**, par Henri Béciaux. — **Souvenirs d'un « chien écrasé »**, par Alain Laubreaux.

# POUR TOUS

## La contagion du mal

**A** PRÈS cinq jours de recherches, l'arrestation de Violette Nozière, ce jeune monstre au prénom délicat, a soulagé l'opinion publique.

Certains crimes, lorsqu'ils atteignent à un particulier degré d'horreur, bouleversent trop fortement la sensibilité et provoquent une si farouche réprobation qu'ils exigent une solution nette et que le sentiment de justice n'est réellement satisfait que lorsque le coupable est enfin capturé.

On a vu trop souvent, ces derniers mois, les criminels échapper à la rigueur de l'inévitable châtement : le forfait d'un Guibal, assassin de sa femme, de son fils, de sa complaisante maîtresse, est assez récent pour être ici rappelé. Guibal s'est fait justice.

Certains, sans être aucunement inspirés par une pensée sanguinaire, ont pu regretter ce dénouement.

Il est salutaire que l'action de la Société, lorsque le mal a pris une telle ampleur, s'accomplisse solennellement, au grand jour ; la loi pénale a non seulement un but de punition, mais aussi, et surtout, un but d'exemplarité. Punition pour le coupable, soit ; mais exemple, leçon souveraine pour le public, pour tous ceux qui ne sont pas insensibles au déploiement de la force de l'Etat, et que la démonstration de « l'appareil judiciaire » peut immuniser contre des tentations éventuelles.

Et c'est précisément à l'égard des jeunes, dont la rubrique criminelle s'occupe beaucoup, ces temps derniers, que le caractère exemplaire de la peine prend sa véritable valeur. Qu'une Violette Nozière, encore mineure d'après la loi civile si le Code pénal lui reconnaît une toute fraîche majorité, prémédite, selon un plan mûrement établi, d'empoisonner son père et sa mère, parce qu'ils la gênaient pour « vivre sa vie » et qu'il lui tardait d'être orpheline, pour hériter du même coup, que cette même jeune fille affiche, à ses premiers interrogatoires, une sorte d'inconscience, il y a là de quoi alarmer les esprits qui observent et qui se préoccupent de rechercher, à travers des cas heureusement exceptionnels, s'ils ne reflètent pas un indice inquiétant d'une amoralité grandissante.

Sans vouloir percer le secret d'une instruction qui se poursuit en ce moment, les quelques renseignements que la presse a publiés sur cette terrible histoire ne laissent pas que d'être singulièrement impressionnants. Tout un monde gravite autour de ce drame et certaines figures s'éclairent d'un jour « étrange », pour ne pas employer un autre qualificatif.

On constate avec tristesse, avec effroi, que ce qui était l'ordinaire destin d'être voués à l'infamie tend désormais à gagner un rang plus élevé

de l'échelle sociale, comme une vague de boue qui monterait peu à peu.

Là est le signe qui doit arrêter les esprits et contraindre, car il en est un besoin urgent, à faire œuvre de répression, sans faiblesse, pour empêcher la contagion du mal.

## Le mauvais fils

A Ensisheim (Alsace), on plaignait de tout cœur le sort malheureux des époux Haag. Les deux vieux n'avaient qu'un fils. Celui-ci habitait Sultz. Il ne travaillait guère, préférant courir les cafés et les maisons louches des villes voisines.

Comme il lui fallait beaucoup d'argent pour contenter ses caprices, il venait chaque semaine extorquer à ses parents le peu d'économies qu'ils avaient péniblement amassées au cours d'une laborieuse existence. Après bien des discussions, le père finissait par céder devant les menaces de son enfant, dont la conduite révoltait tous les habitants du village.

Pourtant, lassé, à la fin, des exigences de son fils qui était venu le réveiller au milieu de la nuit pour lui réclamer de l'argent, le vieux Haag refusa énergiquement. Furieux, le jeune homme bouscula son père, puis, l'ayant acculé contre la barre d'appui de la fenêtre, le fit basculer dans la cour.

Il se jeta ensuite sur sa mère, la frappa violemment et, la saisissant à pleins bras, la précipita à son tour par la croisée.

Les deux vieillards ont été transportés dans un état grave à l'hôpital. Le mauvais fils a pris la fuite. Mais les gendarmes sont sur ses traces.

## La tigresse blonde

Mrs Eleanor Jarman vient d'expier ses crimes sur la chaise électrique. Cette femme, fort connue dans le « monde souterrain » de Chicago, avait été surnommée « la tigresse blonde », à cause de sa grande souplesse et de sa cruauté.

Elle avait abattu plusieurs policiers qui étaient venus, une nuit, pour l'arrêter. Elle avait été également l'instigatrice du meurtre de Gustav Hoch, un vieux commerçant de Chicago.

Mrs Eleanor Jarman, qui vient d'expier sur la chaise électrique



## Les «irrégulières»

Publiée dans *Détective*, où elle obtint un succès que nos lecteurs n'ont pas oublié, l'enquête de notre collaborateur Jean Guyon-Cesbron sur *Les Irrégulières* paraît en librairie. Tous ceux que cette étude pittoresque sur la prostitution clandestine a intéressés, tous ceux que les conclusions de l'auteur, pleines de suggestions, ont touchés, se doivent d'avoir dans leur bibliothèque ce beau livre et ce livre utile.

\*\*\*

## L'évadé se fait pardonner

Avide de liberté, Paul Maxim, de Youngtown, qui effectuait une période dans un camp de redressement moral, s'évada avant d'avoir terminé son temps.

Repris quelques semaines plus tard, il passa en jugement devant le conseil du camp pénitentier. Mais l'enquête ayant révélé que, depuis son évasion, Paul Maxim avait mené une vie exemplaire, une demande de grâce fut adressée à Georges White, gouverneur de l'Etat de Colombus.

Celui-ci tint à remettre lui-même au jeune homme la pièce administrative établissant que son escapade était pardonnée.

Le gouverneur White remet sa grâce à l'évadé Maxim.



Mark H. Shank, l'empoisonneur, après l'aveu de son forfait.

## Tragédie américaine

Un avocat de Akron (Ohio), nommé Mark H. Shank, quarante-et-un ans, vient de s'accuser auprès des autorités d'Arkansas d'avoir empoisonné M. et Mrs Alvin Colley et leurs trois enfants pour échapper à une menace de chantage. Seul, un des enfants, le petit Clyde, a pu être sauvé. Le petit orphelin est en traitement à l'hôpital.



L'officier marconiste Wyffels a dû être remis en liberté.

## Le tombeau de sable

Le drame affreux qui s'est déroulé sur la plage d'Ostende ne semble pas près d'être élucidé.

Après Van Bockrick, qui avait été remis en liberté par le Parquet de Bruges, le principal inculpé, l'officier télégraphiste Wyffels, a été lui-même innocenté et relâché.

Des présomptions assez graves et un étrange concours de circonstances avaient d'abord permis de supposer qu'il était le meurtrier.

Nous tenons à signaler, à son sujet, qu'il n'a jamais eu d'intérêts dans les teintureries Koentges, ainsi qu'une information erronée nous l'avait fait publier.

Le mystère qui entoure la mort hallucinante de la jolie couturière de la Chaussée de Nieuport, Marguerite Scheyns, enterrée vivante, demeure donc entier.

.....

## Publicité de «Détective»

Adresser tout ce qui concerne la publicité de *Détective* à : Néo-Publicité, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

# PARTOUT

## VOILA CENT ANS

### La «berge des suicidés»

Vers 1833, Bougival, près Paris, était un lieu de plaisirs où la jeunesse turbulente de l'époque se rendait chaque dimanche. Comme le sont aujourd'hui celles de la Marne, les rives de la Seine, en cet endroit, étaient couvertes de guinguettes où l'on louait des barques.

On ne sait trop pourquoi, en septembre 1833, une impressionnante série de désespérés choisirent ce cadre enchanteur pour se donner la mort. Bougival, pour certains, devint bientôt un lieu d'horreur, et sa rive fut appelée la Berge des suicidés.

Tous ne se contentèrent pas de mourir simplement en se jetant dans le fleuve. Cinq ou six se tuèrent de façon excentrique.

Deux sont demeurés célèbres dans la galerie de ceux que le Dr Moreau, de Tours, appelait les originaux de la dernière heure.

Le 11 septembre, au petit jour, un



Les rives de la Seine, à Bougival, étaient un lieu de plaisirs.

batelier du pont de Bougival vit arriver un inconnu qui lui dit, d'un ton jovial :

— Je viens vous donner un échantillon de mon adresse !...

Il sortit des pistolets et se mit à tirer. A chaque coup, il atteignait le but visé.

— Ce n'est rien, s'écria-t-il ; maintenant, vous allez voir le plus beau !

D'un bond, il enjamba le parapet et, tout en plongeant vers l'eau, il se tira une dernière balle dans la bouche... Le même soir, un jeune homme vêtu de neuf et de fort belle humeur longeait le fleuve à quelques pas de là :

— Ça mord, l'ami ? dit-il à un pêcheur.

— Pas trop, répondit l'autre ; je n'ai pris qu'un gardon !

— Eh bien ! prenez donc celui-là, si vous pouvez !

Et, sans attendre, l'homme se jeta, tête basse, dans l'eau glauque. On le repêcha après dix minutes, mais l'asphyxie était complète.

Il y eut, ainsi, treize noyades en trois semaines. Six désespérés ne furent jamais identifiés.

## Les oreilles ennemies...

Il vient d'arriver une curieuse aventure à un commerçant de Berne. Se trouvant dans un café de Diefenhofen en Thurgovie, il avait eu l'imprudence d'émettre quelques paisanteries sur Hitler. Deux hommes qui se trouvaient à proximité écoutaient les propos avec attention. C'étaient deux membres des détachements d'assaut nationaux-socialistes.

Quelques jours plus tard, appelé par ses affaires, le commerçant bernois se rendait en Allemagne. Comme il traversait la frontière, il fut reconnu par les deux nazis qui se trouvaient de garde au poste.

Ceux-ci se jetèrent sur le Suisse, l'emmenèrent en prison.

Malgré ses protestations, on le garda quarante-huit heures à l'ombre avant de l'interroger. Le lendemain, il fut conduit au camp de concentration de Heuberg. Ce n'est qu'après huit jours de détention qu'on consentit à le relâcher.

# MARIANNE

 publie cette semaine  
GRAND HEBDOMADAIRE LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

## Le cas de Violette Nozières

par Drieu la Rochelle

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75 c. Abonnement (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.



La star mexicaine Lupe Velez tenant sa fille dans ses bras.

# DÉTECTIVE

ADMINISTRATION REDACTION ABONNEMENTS  
PARIS (VI<sup>e</sup>) - 3, RUE DE GRENELLE - PARIS (VI<sup>e</sup>)  
TÉLÉPHONE LITTRÉ 62-71 DIRECTEUR MARIUS LARIQUE  
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE DÉTEC-PARIS  
COMPTES CHÈQUE POSTAL N° 1298-37  
FRANCE ET COLONIES 65,» 35,»  
ÉTRANGER (TARIF A) 85,» 45,»  
ÉTRANGER (TARIF B) 100,» 55,»

# DÉTECTIVE

**V**IOLETTE Nozières fait maintenant l'apprentissage du châtement. La prisonnière numéro 1921 est à la Petite-Roquette, dans une grande cellule du quartier A. On lui a adjoint deux voleuses. Elles vivent et travaillent en commun. Violette Nozières coud des taies d'oreillers pour les hôpitaux de Paris. Si calme que soit la prison, une atmosphère de drame plane sur les trois femmes. Violette Nozières, pour l'éviter, réclame à chaque instant une tâche supplémentaire. Elle paraît craindre le bavardage de ses compagnes. Les deux voleuses sont deux mouchardes, aussi bien chargées de l'empêcher de se donner la mort que de la confesser.

De la confesser ? Comme si une révélation nouvelle pouvait encore ajouter à l'horreur d'un double empoisonnement et d'un parricide ! Comme si on ne savait pas que Violette Nozières a fait boire la mort à ses parents, qu'elle les a détroussés sans avoir le souci de leurs gémissements, qu'elle s'en est allée ensuite faire la fête et ne se soit préoccupée de leur sort, un jour plus tard, que pour jouer la plus abominable des comédies ! Pour faire croire à leur suicide ! Pour que ses larmes hypocrites pussent lui mériter cent soixante-cinq mille francs, leur héritage !...

Cependant les deux moutonnes interrogent l'étudiante, par avance vouée au sort des empoisonneuses. Cela est commun et n'aurait pas de signification, si les magistrats, les policiers, l'avocat — M<sup>r</sup> Henri Géraud, l'honneur du Palais — qui ont à s'occuper de cette affaire captivante, ne se laissaient entraîner, et non sans passion, à cause des circonstances particulières du crime de Violette, au delà de la curiosité professionnelle. Ils se penchent sur le mystère de l'enfant insensible et monstrueuse, comme s'ils redoutaient d'y découvrir une nouvelle forme de la cruauté. Peut-être devraient-ils se contenter de penser qu'elle a voulu tuer, uniquement par cupidité, pour avoir de l'argent, s'offrir l'auto des vacances. Mais Violette Nozières, elle-même, ne laisse pas le problème se présenter aussi simplement. Par un singulier retournement des choses, ne se pose-t-elle pas en victime ?

Tout, décidément, paraît devoir être surprenant dans cette étrange et saisissante affaire. Chaque journée apporte de nouveaux détails ahurissants. Le poison était du soménal. Elle en pila quarante comprimés pour Jean-Baptiste, son père, six seulement pour Julienne, sa mère que, dit-elle, elle ne voulait pas faire mourir, mais seulement endormir, afin qu'elle ne pût porter secours à son mari, le seul être que Violette prétend avoir voulu vraiment tuer. Violette avoue tout : qu'elle était étendue toute vêtue sur son lit, tandis que les deux vieux roulaient sur le plancher et essayaient de se rejoindre, que, lorsqu'ils furent immobilisés (mais ils se plaignaient encore), elle prit, sur sa mère, une pochette qui contenait mille francs, la décousit, la recousit avec un papier à la place du billet de banque, la serra dans l'armoire, prit deux autres billets de mille francs dans un tiroir et, s'aidant ensuite d'une chaise, disposa une lourde tapisserie devant la porte d'entrée. Lui demande-t-on s'il est vrai qu'elle a frappé sa mère à la tête, qu'elle l'a transportée sur un lit, ce dont la pauvre femme l'accuse : l'interroge-t-on encore sur le point de savoir si elle ne s'est pas fait assister par un complice, elle hausse les épaules. Mais elle est incapable de s'expliquer sur l'emploi qu'elle a fait des trois mille francs qu'elle a dérobés, car elle n'a disposé que de quelques centaines de francs en faveur d'elle-même !

De même on aurait pu penser qu'elle avait envoyé, le lendemain mardi, un pneumatique à ses parents empoisonnés afin qu'on les pût découvrir — puisque, étant chez eux, ils ne manifestaient pas leur présence. Cela eût témoigné d'une certaine forme de pitié. Elle pensait bien à être émue !... Si elle adressa une lettre à des êtres qu'elle croyait morts, c'était, a-t-elle dit, pour expliquer, en même temps, et leur suicide et pour justifier son absence singulière !...

On ne peut que raconter hâtivement, tant l'ac-

Quand on ramena le corps de Jean-Baptiste Nozières dans son village natal, une pauvre vieille de quatre-vingt-deux ans l'attendait, prostrée de douleur (en bas, à gauche), au foyer qui le vit naître. Et c'est encore elle qui, au petit cimetière, eut le courage de donner à son cher enfant l'atroce baiser de l'adieu.



# LA FILLE AUX POISONS



tualité est rapidement dépassée, ce que fut la vie de Violette Nozières après le crime, et la succession des recherches et des hasards qui permirent à la police de retrouver sa trace, alors qu'on souhaitait qu'elle ait eu le courage de mourir.

On l'avait perdue le mercredi vingt-trois août, alors qu'elle venait de brûler la politesse au commissaire Gueudet, qui, naïvement, l'avait invitée à venir embrasser sa mère. Le jeudi, le brigadier-chef Gripois, apprend qu'elle a téléphoné, du Quartier Latin, à son amie Madeleine Devize. Le policier, habile et malicieux, engage dans la poursuite tous les petits camarades de l'étrange fille, des bohèmes de Sorbonne qu'il ne faut pas confondre avec la studieuse et souvent pauvre jeunesse des Ecoles. Ils lui obéissent avec l'empressement qu'ils mettaient, quelques jours plus tôt, à se faire rembourser par Violette, déjà empoisonneuse, les dettes de leur ami Jean Dabin. On découvre dans un hôtel les hardes de Violette ; on apprend des grands magasins qu'elle a maintenant des vêtements de deuil. Va-t-on la retrouver ? Sa trace se perd, vendredi, samedi. La revocit. Deux jeunes gens qui, le mardi vingt-deux août, l'ont conduite au Bois, puis à Tabarin avec son amie Madeleine Devize, l'ont revue vendredi au Melodys-Bar, un bar de nuit de la rue Fontaine, et préviennent la police. Elle était à la table d'un musicien de jazz, Pierre, un beau noir. On approche, semble-t-il. Pierre est arraché à son orchestre. Il raconte la curieuse histoire de cette criminelle, qui l'attendit toute une nuit, se fit emmener par lui, vendredi à l'aube, dans un hôtel de la rue Duperré, se fit monter les journaux, les lut, puis apporter du parfum et une pince à épiler. Elle se plaignait d'une triste

— Ça ne peut plus durer, disait-elle. Que ne racontait pas Pierre ? On la suivait maintenant, à Bondon « Tout est bon », où elle

faisait sa correspondance, au restaurant du boulevard de Clichy où elle déjeuna, à la répétition du Melodys-Bar, à l'hôtel, de nouveau, toujours rue Duperré. Elle y marchanda une chambre : dix-huit francs au lieu de vingt. Elle dina d'un sandwich dans la rue. Son musicien noir vint la retrouver samedi matin, lui laissa quinze francs, lui refusa une robe.

— Si elle revient, promet Pierre, je lui donnerai rendez-vous dans la nuit de lundi...

Dans la nuit de lundi à mardi ! Coïncidence ! Mais, lundi matin, d'autres nouvelles brouillèrent la piste. Violette avait dormi, dans la nuit du samedi au dimanche, dans la garçonnière d'un désœuvré, au Champ-de-Mars. Il lui donna vingt francs et la renvoya au matin. Dimanche soir, elle rencontra, toujours au Champ-de-Mars, un compagnon plus généreux. Il lui paya trente francs sa nuit. On l'attendait le même soir à Montmartre, lorsque le détective amateur Pinguet entra en scène...

On n'a raconté que succinctement comment Violette Nozières avait été arrêtée. Le brigadier-chef Gripois et son second l'attendaient depuis une demi-heure lorsqu'ils la virent s'engager, avenue de la Motte-Picquet, vers la terrasse de la brasserie « la Brune ». Gripois se planta devant elle, et, à mi-voix, comme s'il l'eût accostée, il lui demanda de le suivre jusqu'à son automobile. Elle ne répondit rien, suivit. Verrier, dans la voiture, lui passa un bracelet d'acier, de crainte qu'elle ne voulût se jeter par la portière. Avenue de la Bourdonnais, Gripois fit stopper sa voiture, et, d'une voix que les reproches assourdisaient, commença à lui montrer son destin.

— Comment avez-vous pu faire cela, petite fille ?

Il y eut entre eux un long moment de silence.

Puis : — C'est mon père qui a écrit la lettre, dit-elle. Il voulait que nous nous tuions tous les trois.



Chaque fois que la foule put approcher la parricide, elle exprima son immense indignation par des cris de mort.

Il était jaloux. Il y avait six ans qu'il me possédait.

Le policier s'emporta, sans hausser la voix, sur le ton de la réprimande. Elle modifia sa défense.

— Non, c'est moi qui ai écrit la lettre et versé le poison, reprit-elle. Mais je n'en voulais qu'à mon père, pas à ma mère, et je n'ai jamais pensé à la faire mourir...

Le commissaire divisionnaire Guillaume monta dans la voiture. Alors commença un duel passionnant entre le policier et l'empoisonneuse. M. Guillaume lui tournait le dos, mais lui parlait, grave, sévère. Il ne voulait pas qu'elle vit son visage encoléré.

Ils arrivèrent Quai des Orfèvres. Il faisait grand nuit. M. Guillaume fit entrer Violette dans son bureau. Des lumières brillèrent, on la délia.

Elle avait un visage tendu, pas une larme, rien ne marquant une émotion, un regret.

Le moment où un accusé est laissé dans le bureau du directeur de la police judiciaire ou de son adjoint est souvent décisif. Il est toujours pathétique. La porte s'ouvre ou sur la liberté ou sur le tribunal. C'est là que percent des aveux qui, ensuite, jamais plus, ne se renouvellent ; c'est là que se vident des émotions que le cérémonial de la justice aura bientôt fait de tarir. La deuxième passe du duel que les policiers avaient engagé dans l'automobile avec l'empoisonneuse commença. Sans doute sera-t-elle évoquée en justice, car M. Guillaume a la franchise des hommes qui ont la conscience en repos.

Tuer un papa, une maman ? Cela est affreux, disait M. Guillaume. C'est un père de famille qui vous parle.

— Vos enfants ont de la chance d'avoir un bon papa, murmura Violette, impassible.

M. Guillaume tiqua. Il tiqua plus encore lorsque Violette, point émue, lui répéta les doses différentes de soménal qu'elle avait données à son père et à sa mère, puis avoua — avec cynisme — qu'elle portait en elle, depuis deux ans, l'obsession de mettre fin à la vie de son père.

— Pourquoi ? disait M. Guillaume.

— Je ne le dirai jamais.

— Il faudra bien que vous le disiez un jour ou l'autre.

Brusquement, l'orage creva. Des larmes coulèrent sur le visage de l'enfant cruelle, beaucoup de larmes ; elles striaient ses joues, se perdaient dans son cou, faisaient de larges taches sur sa colerette blanche, de longs filets moirés sur sa robe noire. M. Guillaume se leva, appuya sa large main sur son épaule et, paternel presque, essaya de provoquer un regret. Elle se défendait, malgré ses larmes. Elle parut vaincue lorsque, M. Guillaume lui ayant dit que son père l'aimait, qu'il était gentil avec elle, elle se récria, redevenue, sans transition, un être tout de ressentiment :

— Trop gentil...

Si j'ai évoqué cette scène, c'est parce qu'elle est vraie, que les propos que je rapporte ont été tenus, qu'ils soient l'expression de la vérité, ou la manifestation d'un odieux système de défense, un autre crime ajouté à un autre crime. Je voudrais qu'on tînt compte, en la lisant, de la cynisme insensibilité de l'empoisonneuse, au moment où sa mère implorait du secours, où son père agonisait, des mensonges qu'elle fit, de l'inconscience que toujours elle manifesta. Je puis affirmer cependant que, à partir de ce moment-là, Violette Nozières entra — les inventant peut-être — dans les détails d'une jeunesse qu'elle prétend incestueuse. Cela se passait, disait-elle, tandis que la mère était au marché, ou dans un petit jardin qu'ils avaient sur la zone, dans une petite baraque à outils (qui, des témoins l'ont affirmé depuis, n'a jamais été qu'une tonnelle ouverte à tous les vents et où rien de secret ne pouvait se passer, la route étant, à proximité, toujours parcourue). Elle jurait que c'était la vérité ; elle parlait de son père comme d'un amant odieux, un amant qu'elle avait voulu supprimer du jour où, à Neuvy, le pays de sa mère, elle était devenue la maîtresse d'un jeune garçon amoureux. Elle précisait des dates, ce qui s'était passé pendant qu'on la traitait pour une maladie spécifique — que son père n'eut jamais (alors qu'elle ne se fit traiter qu'à la dernière période de la maladie, affirme-t-elle). Elle disait que son père était jaloux d'elle, qu'il lui avait promis de la tuer si elle avait osé se confier à sa mère, qu'il l'avait accompagnée dans

image du malheur. M. Henri Géraud commença par se placer devant Violette, pour la masquer à sa mère. On a tout dit de cette confrontation. Ce qu'il en faut retenir, c'est la solennelle protestation d'une mère à qui la destinée n'a rien épargné.

— Tue-toi ! disait-elle. Alors seulement je te pardonnerai. Je voulais aller mourir sur la tombe de mon mari. Je vivrai pour te voir juger, condamner. Après ça, on verra...

Le docteur Paul lui tenait le bras, surveillant son pouls, car l'émotion précipitait les battements de son cœur, menaçant à la fois sa vie et sa raison.

— Regarde-moi en face, adjurait la mère douloureuse. Ose répéter cela en me regardant. Mais tue-toi donc...

Insensiblement, Violette glissa de son fauteuil, tomba à genoux, puis s'étendit, comme une poupée de chiffons. Il n'y avait plus que ses lèvres de vivantes.

On enten-

— Ce que vous m'avez dit, quand j'ai séché vos larmes, vous n'avez pas le droit de ne pas le redire. Puisque vous avez eu l'énergie de tuer, vous devez avoir le courage de votre cynisme. Parlez !

Alors, peut-être, le supplice qu'on infligea à Julienne Nozières n'eût pas été inutile. Alors, peut-être, Violette n'aurait-elle pas osé mentir une nouvelle fois, devant la femme qui l'a chérie et qu'elle va faire mourir de chagrin après avoir failli la tuer.

Mais il manquait, surtout, à une confrontation qui n'a été qu'une torture sans objet, le complice de Violette...

Le complice ? L'homme qui était peut-être à côté d'elle quand, ayant vidé le poison, elle prit le temps de fouiller les tiroirs, de déplacer les meubles, de toucher à ceux qu'elle venait d'écarter pour leur prendre ce qu'ils avaient sur eux. Je ne dis pas que ce complice existe, bien que le juge et l'avocat de Violette le croient ; je dis qu'il peut exister. Je dis que, s'il n'était pas effectivement rue de Madagascar au moment du crime, il y était moralement, car comme l'a écrit Jean Dabin : « Violette manquait vraiment trop d'initiative et d'intelligence pour accomplir seule le meurtre terrible qu'elle a commis ».

Il eût fallu faire entrer dans la chambre d'hôpital, où les accusations de Julienne Nozières et la lâcheté de Violette créaient une atmosphère de tragédie antique, tous les membres de cette jeunesse libertine qui ont eu une part dans la création de l'horrible personnage que Violette nous a révélé.

Il eût été juste que fussent là tous ceux qui au Quartier, riaient d'elle comme d'une proie facile, quand elle venait boire ou jouer au poker avec eux, ses compagnons du « Cujas », du « Palais du Café », du « Hoggar », ceux qui ont sur les femmes, des sentiments 1933, des sentiments qui ne peuvent surprendre que ceux qui n'ont pas réalisé notre curieuse époque : ceux qu'elle satisfaisait quand elle payait pour eux et qu'elle vidait son sac, bien garni, entre les mains de Jean, son amant exigeant.

On aurait voulu voir là, à ce prologue de Assises, tous les hommes « pas beaux » qui entrèrent dans la vie de Violette avant le crime Jean Dabin, tout d'abord, lundi encore interrogé ne trouva à dire, d'une voix calme, que, s'il avait demandé de l'argent à Violette, c'était uniquement parce qu'il la croyait riche et qu'elle le lui disait.

— Je voulais cesser de la voir, prétendit-elle car elle me coûtait cher et je ne disposais que de peu d'argent. Elle m'affirma qu'elle était riche qu'elle recevait dix mille francs par mois, de son père, de sa mère, de sa tante. Alors, puis qu'elle m'aimait, j'acceptai qu'elle m'en fit profiter... C'est le seul crime que j'aie commis, je le jure.

Comme si cela n'était déjà pas immonde !

Aurait-il juré qu'il crut encore à la richesse de Violette lorsqu'il vint la chercher, plusieurs fois, dans son quartier pauvre, à proximité de cette rue de Madagascar où ne peuvent vivre que des ouvriers ? Aurait-il juré que Violette, en commettant son crime, ne pensait pas à partager avec lui l'héritage de ses parents, le 165.000 francs ramassés dans le sang.

Il aurait fallu voir, là, Bernard, l'ancien amant de Violette, celui qui la présenta à Jean Dabin et ne cessa pas pour cela de la voir, de profiter de ses largesses. Il aurait fallu voir, là, Willy

L'empoisonneuse, défaillante, peu après la terrible confrontation avec sa mère à l'hôpital St-Antoine.

# LA FILLE



# AUX POISSONS

Soutenue par son beau-frère, Mme Nozières, à bout d'émotions, quitte l'hôpital Saint-Antoine.

dait : « Pardon maman, pitié ». Mais elle ne répondit pas à l'adjuration solennelle ; mais elle ne regarda pas sa mère dans les yeux...

Le pouls de Mme Nozières faiblissait. Elle condamnait encore. La misère de cette femme, subitement vieillie de vingt ans, était si poignante, que tous ceux qui assistaient à cette confrontation pathétique ne pouvaient retenir leurs larmes. Moreux, le chef de la brigade de fer, fixait une corniche, pour qu'on ne vit pas un policier pleurer. Les yeux du docteur Paul s'embuaient. Le juge d'instruction paraissait prêt de défaillir. Le docteur Paul fit un signe. Maintenant, si l'on poursuivait, il y avait danger de mort pour la pitoyable Julienne Nozières, la malheureuse rescapée qui va vivre maintenant, entre son mari mort et sa fille emprisonnée, un calvaire pire que la mort.

\*\*\*

Il manquait bien des gens à cette confrontation poignante. Il y manquait tout d'abord M. Guillaume, le chef-adjoint de la Police Judiciaire, l'homme qui reçut les aveux et la confession de l'empoisonneuse. Si humain qu'il puisse être, M. Guillaume eût certainement obligé Violette Nozières à s'expliquer, à ne pas prolonger une douleur et une accusation pénibles. Il serait certainement intervenu quand Julienne Nozières, tendue vers sa fille prostrée, l'adjurait de répéter publiquement ce qui est, sans doute, un mensonge odieux.

Violette Nozières ne pensait qu'à s'accrocher à la robe de sa mère, à essayer d'embrasser l'étoffe noire, comme si ce baiser eût pu la faire pardonner.

— Mais ose donc me regarder en face ! suppliait Julienne.

Je suis certain que M. Guillaume eût exigé de Violette la réponse, le regard qu'elle refusait. On eût entendu la grosse voix du policier éngoisé :

le compagnon de plaisir de Jean, l'homme qui accompagnait ce peu scrupuleux amant quand il allait attendre, à la porte d'un hôtel, Violette qui venait de le quitter pour aller voir un autre amant.

Tous! Le vieillard dont on n'a pas parlé et qui payait cinq cents francs par semaine la compagnie de Violette. Et Fallous, l'Algérien loquace dont l'influence sur la destinée de Violette est peu connue et qui n'a pas encore dit au juge tout ce qu'il sait. Et Pierre, le musicien noir, que l'empoisonneuse aimait, paraît-il, « pour lui-même »...

Que de lacunes n'y a-t-il pas dans leurs témoignages réticents!

Vraiment, il eût été souhaitable que, rassemblés pour une sorte de jugement de Dieu, ils pussent, dans le cercle pathétique, présenter une difficile défense, se justifier, ou permettre à Violette de désigner l'homme qui l'a inspirée, aidée peut-être.

En tout cas, ils eussent souffert, à leur tour... Mais qui sait? Ils auraient peut-être oublié d'apporter-là leur cœur, comme ailleurs...

Cependant, il dépend d'eux-mêmes que soient dissipées toutes les obscurités qui entourent encore l'énigmatique parricide de Violette Nozières.

Violette Nozières fait tout porter sur elle seule. C'est peut-être vrai. C'est un peu trop simple pour que les magistrats puissent la croire.

Était-elle seule dans l'après-midi du lundi vingt-et-un août, quand elle rédigea la fausse lettre du docteur Doron, l'ordonnance qui lui permit d'acheter dans les pharmacies de l'avenue Daumesnil quarante-six comprimés de soménal. Je sais bien que le soménal n'est pas un médicament interdit, mais son emploi est assez spécial pour qu'un pharmacien refuse d'en livrer en quantités importantes, sans ordonnance médicale, surtout à une femme jeune et dont les yeux sont lourds d'avoir pleuré. Un pharmacien a déjà raconté qu'une ordonnance sur papier blanc lui fut fournie. Violette prétend n'avoir acheté que du papier gris et on ne l'a pas vue dans la librairie où elle raconte avoir fait ses achats. Enfin, Julienne Nozières affirme que la fausse lettre du docteur Doron était écrite sur papier bleu. Voilà bien des contradictions, à propos d'un fait qui paraît mince mais qui, pour un observateur averti, est lourd de conséquences... D'autant que l'on ne savait pas encore, lundi, à qui attribuer l'ordonnance confiée à la justice par un pharmacien de l'avenue Daumesnil...

De même, toujours en ce qui concerne une complicité possible — morale ou effective — il faudra bien que Violette Nozières précise pourquoi elle n'employa pas pour elle seule la somme de trois mille cent francs qu'elle emporta de chez elle après le crime. On ne retrouve pas cette somme dans ses comptes. A peine dépensa-t-elle cinq cents francs en robes et chapeaux. Elle avait choisi, chez un grand négociant, une fourrure qu'elle ne put se faire livrer. On retrouva un talon de mandat dans son sac... Elle n'avait plus que dix francs sur elle, trois jours après son parricide, samedi, quand elle quitta son beau musicien noir...

Tout crie une présence que Violette ne veut pas confesser. Mais il faudra bien qu'on sache si Julienne Nozières n'a pas rêvé quand elle affirme que quelqu'un l'a frappée, l'a vêtue, l'a transportée sur son lit. Il faudra bien qu'on sache à qui Violette écrivit une lettre enfiévrée, dans un petit café de Montmartre, lettre qu'elle déchira, refit, et où elle avait dû enclorre plus d'un aveu secret, puisque c'est la seule fois qu'on l'ait vu pleurer avant son arrestation et sa confrontation avec sa mère...

Pour trouver cette présence, il va être nécessaire de fouiller tout le passé de Violette, de connaître les rendez-vous mystérieux qu'elle eut avec des gens que la police recherche et

qui sont peut-être les mêmes que ceux qui venaient la voir, la nuit, secrètement, en automobile à Neuville-sur-Loire, quand elle était en vacances...

Violette, indifférente aux questions que, à ce sujet, on lui pose, maintient, mais jusques à quand, la première version qu'elle donna de son parricide. On analyse ses déclarations à l'extrême. M. Kohn-Abrest, directeur du Laboratoire de toxicologie, est revenu tout exprès de Vichy pour procéder à l'examen des viscères de Jean-Baptiste Nozières; mais pourra-t-on prouver que Violette a donné à son père et à sa mère une dose différente de poison? Cela est important, cependant, puisque toute la défense de l'empoisonneuse repose sur ce distinguo subtil, encore que, quelque ménagement dont Violette aurait pu user au moment de l'empoisonnement, cette défense soit peu facile et que l'opinion publique se refuse à l'entendre.

M<sup>e</sup> Henri Géraud, avocat de Violette Nozières, a toujours symbolisé la plus haute expression de la défense. Je crois savoir qu'il n'acceptera définitivement d'accompagner l'inculpée aux Assises que si elle consent à lui révéler la véritable cause de son crime.

Elle lui a redit, bien qu'il s'en cache — je le sais — tous les détails déjà fournis à M. Guillaume sur l'accusation qu'elle porte sur celui qui ne peut hélas! lui répondre. Et d'autres, de si scabreux, que je ne me résouds point à les écrire; d'autres, un peu puérils, mais dont le chrétien pratiquant qu'est M<sup>e</sup> Henri Géraud ne peut pas ne pas tenir compte.

Ainsi, elle se plaignait à son avocat, l'autre jour, de n'avoir pu pratiquer, à sa guise, à partir de sa douzième année, la religion, bien qu'elle eût, dit-elle, à cette époque, une croyance sincère.

— Pourquoi? interrogeait M<sup>e</sup> Géraud.  
— Mon père m'en empêcha. Il craignait qu'un prêtre ne m'invitât à l'accuser...

Elle n'a pas encore apporté une preuve, car faut-il considérer autrement que comme des bavardages le fait que des paysans de Neuville aient accusé Jean-Baptiste Nozières — l'homme à qui rendent justice tous ses voisins, tous ses amis, tous ses pairs — d'être amoureux de sa fille, de lui manifester, quand il l'embrassait librement, une infinie tendresse, une adoration naïve et un peu simple, puisqu'il en était fier et l'aimait par dessus tout.

Cela ne me convainc pas, lui a murmuré M<sup>e</sup> Géraud. Réfléchissez. Une accusation aussi odieuse réclame d'autres arguments.

En peut-elle trouver? Je sais que rares seront ceux qui l'appuieront, encore que M. Bernard Piébot, dont il a été beaucoup parlé dans cette étrange affaire, soit venu tout à l'heure me dire à mon bureau qu'il existe, au Quartier Latin, un étudiant à qui, six mois avant le crime, Violette Nozières confessa, en pleurant, les raisons qu'elle donne aujourd'hui d'avoir tué. J'ai conseillé à M. Piébot d'inviter son ami à se rendre chez le juge, car, quel que soit l'intérêt de ce témoignage, il importe, en tous points, que la vérité se manifeste.

La vérité? Violette Nozières, nous avons toutes raisons de le croire — et nos lecteurs en auront sous peu des nouvelles — sera bien forcée de la faire connaître.

Pour le moment, ce qui l'émeut plus que son crime, c'est son amour.

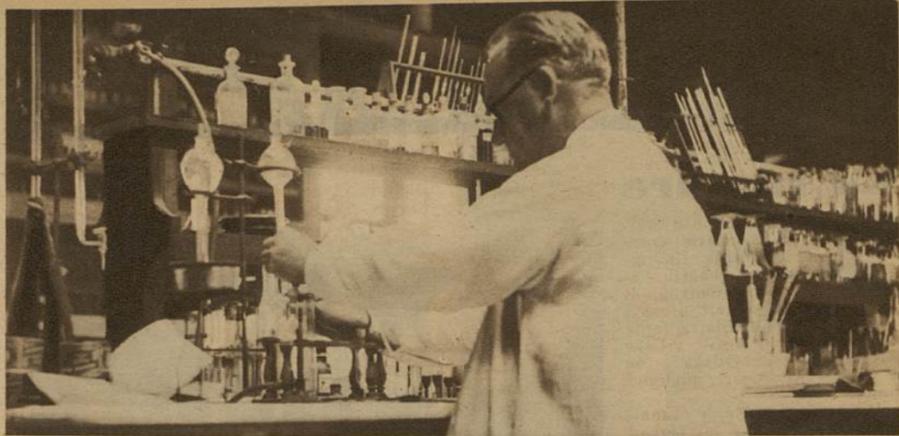
— J'aimais beaucoup Jean Dabin, disait-elle hier à quelqu'un qui la vit à la prison; beaucoup...

Elle se raidissait. Ses yeux disaient « passionnément! »

Il y avait, derrière ce regard-là, un désir d'abandon, de libération, d'aveux ultimes...

L'explication de l'énigme que pose le cas de Violette Nozières? Une ombre d'homme.

Henri DANJOU.



Au laboratoire de toxicologie, que dirige M. Kohn-Abrest, le chef du laboratoire examine les viscères de M. Nozières et y relève des traces manifestes de poison.



L'Algérien M. Fallous fut, devant le juge, un témoin d'une discrétion excessive.



Le nègre Pierre François, musicien du Melodys Bar, dans les couloirs du Palais



Tous les cafés du Quartier, le « Cujas », le « Palais du Café », le « Hoggar » (ci-dessus) furent les lieux de rendez-vous de Violette avec Willy (à gauche) et Jean Dabin.



# FATS DIVERS

## La rupture

**A**LFRED Alphonso tourna la lettre entre ses doigts. Un immense chagrin l'avait empoigné. Il ne sentait plus, à cette heure crépusculaire, toute la douceur du petit village portugais — son village — où il était venu passer quelques jours.

Il relut la missive de sa maîtresse. Chaque mot lui perçait le cœur comme un coup de poignard. C'était une lettre de rupture. La femme qu'il aimait, qu'il avait laissée en France, dans une petite maison bleue et blanche, plantée sur les bords de la Marne, lui écrivait que tout était fini, que son amour était mort...

La nuit venue, il resta longtemps assis sur le pas de sa porte, insensible aux sardanes que nasillaient les phonographes au pavillon bleu.

Peu à peu montait dans son cœur un sentiment de haine pour l'infidèle, un désir de vengeance pour la souffrance qu'il éprouvait à cette heure. Il entra dans la maison. Une lampe à pétrole, autour de laquelle tourbillonnait un vol de moustiques, jetait sa lumière ocre sur la table; un groupe de femmes vêtues de noir allaient et venaient près de lui. En silence, Alfred Alphonso sortit sa valise d'une armoire. Il y entassa un peu de linge.

— Où vas-tu ?  
— A Paris. Je repars. Une lettre me rappelle... Une affaire importante...

Il prit son chapeau. Sur le seuil de la porte, il se retourna, sourit une dernière fois aux femmes, aux murs blanchis où un Christ noir étendait des bras tristes, à tous ces objets familiers qui font partie profonde d'une vie.

Il savait qu'il ne reviendrait jamais...



Les époux Bessière tenaient, sur les bords charmants de la Marne, un café-restaurant des mieux achalandés.



M<sup>me</sup> Bessière n'avait pas résisté au Portugais.

Il ne dormit pas cette nuit-là, dans le train qui le ramenait vers la France. Il revoyait son doux passé.

Venu en France en 1924, pour y travailler comme manœuvre, Alphonso avait pris pension, quatre ans plus tard, dans un petit restaurant, quai des Deux-Ponts, à Noisy-le-Grand, géré par M. et Mme Bessière. Les deux propriétaires de ce petit pavillon, qui mirait sa silhouette élégante dans l'eau placide de la Marne, menaient une vie paisible et heureuse entre leurs quatre enfants.

Alphonso était un grand gaillard, brun de peau, noir de cheveux. Mme Florence Bessière, qui avait alors quarante-six ans, ne sut pas résister à la cour discrète que lui fit le Portugais. Elle devint sa maîtresse.

Il y avait quatre ans que cela durait. Quatre ans que le mensonge était entré dans la petite maison. M. Bessière ne semblait pas s'apercevoir de son infortune. Puis, ce fut le chômage. Alphonso se trouva sans travail. Mme Bessière l'aidera discrètement. Mais le Portugais, trouvant qu'il était facile de vivre aux crochets de sa maîtresse, devint exigeant.

La restauratrice se lassa. Toutefois, elle n'osait rompre, elle craignait son amant. Celui-ci regagna son pays. Elle profita de son absence pour lui signifier la rupture. Et, le cœur soulagé, elle reprit sa vie de jadis.

— Tiens ! voici Alphonso, remarqua, ce matin-là, M. Bessière.

Sa femme, qui travaillait dans sa cuisine, tressaillit. La porte du restaurant venait de s'ouvrir. Le Portugais entra. Il était pâle, il avait les yeux creusés par l'insomnie. Cependant, il salua d'un air calme ses anciens hôtes.

Les heures traînaient. Alfred rongea impatiemment son frein. Il ne pouvait exiger des explications de sa maîtresse devant le mari de celle-ci. Il fallait attendre son départ.

Celui-ci se décida enfin à sortir. Alphonso tenta une réconciliation.

— Non ! Alfred, répliqua doucement Mme Bessière. Tout est fini entre nous...

Il supplia, menaçait. En vain. Furieux, il sortit en claquant la porte. Une heure plus tard, il revenait. Au fond de sa poche, il serrait la crosse d'un revolver qu'il était allé acheter au Perreux. Il entra, s'assit à une table :

— Je repars, ce soir, pour le Portugal, dit-il. Veux-tu partir avec moi ?

— Non ! Non et non !...

L'homme avait le front couvert de sueur. Il parlait d'une voix embarrassée. Il but d'un trait la moitié du verre de bière que son ancienne amie venait de lui verser.

— Non, je ne t'aime plus... Va-t'en, et laisse-moi tranquille.

Brusquement, le Portugais se leva. Il tira son arme de sa poche et le braqua dans la direction de la femme. Un coup de feu claqua. Poussant un cri, Mme Bessière s'enfuit dehors. Son amant la poursuivit. Cinq détonations claquèrent. Sans pitié, Alphonso achevait sa victime. Puis, sans remords, il alla se constituer prisonnier à la gendarmerie.

M. S.

Après l'avoir poursuivie tout autour de la maison (ci-dessous), Alfonso abattit sa maîtresse de cinq coups de revolver.



DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE GÉNÉRAL N° 46

Franco de port et d'emballage

Premier versement  
1 mois après la livraison

Faculté de retour

N° 24. CHEMINÉE roulante toute émaillée en céramique gris-bleu, vert, bleu ou marron. Cette cheminée est spécialement étudiée pour brûler du grain d'antracite. Les portes de chargement et de foyer sont garnies d'amiante, ce qui empêche les émanations d'oxyde de carbone. Une valve de réglage permet une réglementation parfaite du rendement calorifique. Haut. 59 cm. Larg. 47 cm. Cubage chauffé 90 mc. 372 francs.

Payables : 31 francs par mois.

N° 25. Même modèle. Haut. 68 cm. Larg. 58 cm. Cubage chauffé 120 mc. 498 francs.

Payables : 41 fr. 50 par mois.

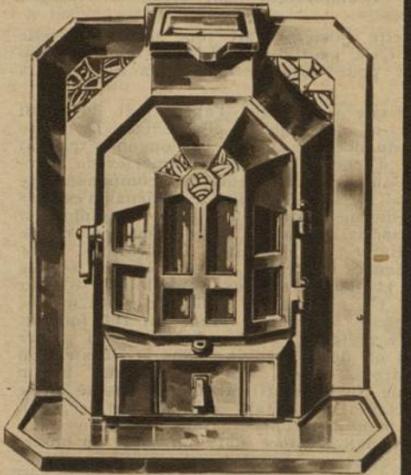
EN RECLAME

Frs 30. par mois

N° 43. Cuisinière entièrement en fonte émaillée en céramique, bleu, vert, brun, gris-bleu, largeur 60 cm. sans les rampes qui peuvent être fournies de côté ou en façade, à volonté. Haut. 70 cm., foyer avec système breveté permettant de brûler au choix du bois ou du charbon; dessus poli, buse mobile dessus ou derrière, grand four de 30 x 20 x 33 centimètres.

Nous fournissons également cette cuisinière sur pieds courts, haut. totale 56 cm. 360 francs franco, payables: 30 fr. par mois.

N° 44. Même modèle en 70 cm. de large avec chaudière, 444 francs, payables: 37 francs par mois.



## BULLETIN DE COMMANDE D 20

Je prie la Maison Girard et Boitte, 112, rue Réaumur, à Paris, de m'envoyer une .....  
N° ..... émaillée (indiquer la couleur)..... au prix de ..... Fr.  
que je paierai ..... Fr. par mois, pendant 12 mois, à votre compte de chèques postaux (Paris 979)  
Fait à ..... le ..... 1933.

Nom et prénom .....  
Profession .....  
Domicile .....  
Département .....  
Gare .....

**Girard & Boitte**  
112, rue Réaumur, PARIS (2<sup>e</sup>)

## Une sciatique le condamnait à l'immobilité

Aujourd'hui, malgré ses 64 ans, il marche avec aisance

« Je n'ai pu obtenir un soulagement qu'avec les Sels Kruschen », dit-il

« Etant atteint depuis longtemps déjà d'une constipation opiniâtre, d'une part, et de douleurs rhumatismales du genre sciatique, d'autre part, j'étais obligé, à certains moments, de garder une immobilité presque absolue. Je n'ai pu obtenir un soulagement réel à ces maux qu'après un usage régulier de vos merveilleux Sels Kruschen. Maintenant, je puis marcher avec aisance et j'espère bien être enfin définitivement débarrassé de ces infirmités, malgré mes 64 ans, en continuant le traitement par les Sels Kruschen, efficace entre tous. »

M. E. K., Clermont-Ferrand.

La plupart des malaises et maux dont nous souffrons ont leur cause première dans la constipation opiniâtre ou partielle; mal insidieux qui sature l'organisme de poisons, irrite les nerfs — le nerf sciatique entre autres — et nous enlève toute énergie. Non seulement Kruschen stimule l'intestin et empêche la constipation, mais ses divers sels naturels obligent doucement les reins, le foie, à remplir leur rôle de « nettoyeurs ». Les toxines, les résidus de la nutrition sont éliminés au jour le jour. Le sang devient pur et fort; c'est pourquoi la « petite dose quotidienne » ramène infailliblement — et tout naturellement — la gaieté, l'entrain, reflets d'une bonne santé. Sels Kruschen, toutes pharmacies: 9 fr. 75 le flacon; 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

L'original de la lettre ci-dessus — qui n'a été nullement sollicitée — est visible aux bureaux de Kruschen, ainsi que des milliers d'attestations similaires.

**LA PARURE SEINS DE LA FEMME**  
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite.  
M<sup>me</sup> W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

## L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Remèdes WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 TH), Londres W. 1

## GRATIS! ET A NOS FRAIS!

VOUS AUREZ LA RÉUSSITE EN TOUT  
Amour, Santé, Bonheur parfait  
tout vous sourira quand vous posséderez la

## FLEUR IRRADIANTE

Cette Fleur Eternelle au parfum magique, lumineuse dans la nuit, cette merveille sera préparée spécialement pour chacun de vous suivant votre nativité, d'après les rites millénaires de **Pamir** et les immuables principes astrologiques des **Mages**.

Sûr de son pouvoir, je ne crains pas de vous l'envoyer à l'essai.

Choisissez la fleur que vous désirez, rose ou œillet blanc. Pour toute demande je joindrai à l'envoi un horoscope détaillé et un portrait graphologique GRATUITS.

Ainsi, guidé par les directives de votre horoscope et protégé par la fleur irradiante, vous verrez votre vie s'éclaircir et à l'avenir tout vous réussira.

Indiquez vos prénoms, date de naissance (heure et lieu si possible) écrivez vous-même et joignez 3 fr. en timbres pour frais divers d'envoi.

Un délai de 8 à 10 jours est nécessaire pour la réponse.

Nombreux altérations



La Fleur Irradiante, serv. T<sup>e</sup>, Rue Franklin, 30, LYON

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI<sup>e</sup>).

**RIDES NEZ BRILLANTS**  
Disparition complète en 8 jours avec simples frictions (3 minutes) rajeunissement instantané un vrai miracle, notice gratuite. Lab<sup>o</sup> PRIMUS, 67, rue Rochechouart, Paris.

## AVIS AUX LECTEURS

Nous avons le regret d'informer nos lecteurs que la solution du concours dont l'annonce a paru dans les colonnes publicitaires de DÉTECTIVE du 24 août, page 10, solution qui devait paraître dans ce numéro, ne nous est pas parvenue au moment de mettre sous presse.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'annonce de ce concours nous a été remise par Monsieur Mathieu, 54, rue Lamartine à Paris (9<sup>e</sup>) et que toutes les réclamations doivent être envoyées à cette adresse.

Lille  
(de notre correspondant particulier.)

Un large bonnet lui couvrant la nuque, Mme Dauvergne, cultivatrice à Marcogne, près d'Hesdin, se penche sur son champ. La chaleur s'abat comme un manteau de plomb sur les épaules robustes de la fermière. Derrière elle, très loin, niché au milieu d'un fouillis de maisons aux tuiles roses, et les dominant, le clocher pointu de Marcogne vient d'égrener trois heures sur sa cloche claire.

Soudain, des cris viennent briser le calme de cet après-midi d'été. Ce sont des cris d'enfant, si douloureux, si désespérés, que la fermière se relève brusquement, saisie jusqu'au fond des entrailles d'une angoisse subite. Elle se met à courir vers le haut de la colline. Les cris se sont mués en plaintes. Dans l'herbe, un jeune corps se traîne. Une petite fille serre, contre sa poitrine, deux mains frêles, comme pour comprimer le flot sanglant qui ruisselle en filets rouges sur la robe claire.

— Alfreda !...  
Mme Dauvergne a reconnu sa fille dans cette petite fille qui gémit.  
— Maman !... C'est Arthur !... Arthur !...

considérait Arthur comme un membre de la famille, lui prodiguant des caresses affectueuses, sans arrière-pensée...

Mais Blondel sentit bientôt naître en lui, sourdement, un désir monstrueux. Lorsqu'il considérait maintenant la fillette, il éprouvait un vertige étrange qui lui troublait le regard et faisait trembler ses mains calleuses...

On le voyait souvent revenir du village, où il était allé passer la soirée, les poches remplies de bonbons et de friandises. C'était pour la petite Alfreda.

Et l'enfant des Dauvergne payait en affection plus vive ces menus cadeaux du paysan.

— Allons nous promener ensemble ! proposa un soir Blondel.

Alfreda acquiesça. Elle posa sa main nue dans la poigne rude et les deux amis sortirent côte à côte.

Les promenades se firent plus longues et plus nombreuses. Les parents laissaient faire. Parfois, cependant, une inquiétude barrait le front de Mme Dauvergne. Elle n'était pas sans remarquer l'étrange lassitude qui brisait le corps de l'enfant, ni les cernes mauves qui faisaient ressortir l'éclat trop vif de ses yeux... Mais elle se taisait.

Son silence persista même lorsqu'elle eut découvert, dans l'une des poches du tablier de la fillette, un billet dans lequel Blondel exprimait ses sentiments et ses intentions en des termes qui ne laissaient plus aucun doute.

Elle laissait prendre au repris de justice une place de plus en plus importante dans la maison. Blondel, maintenant, arborait des airs de maître et ne se gênait même plus pour prodiguer à sa jeune maîtresse des caresses équivoques.

Tranquille insouciance campagnarde, peut-être... Mais aussi peur de cet homme dont la brutalité éclatait les soirs de beuveries. Dans les salles enfumées des estaminets, le bonhomme, ouvrant à deux mains sa chemise, montrait à tous, sur sa poitrine velue, un large tatouage : « *Vaincu, mais non dompté !* »

Alfreda acceptait, passivement, les étreintes de la brute ; mais, certains soirs, une étrange rougeur couvrait son front pâle, sous la masse des cheveux fous, et une moue de dégoût tordait sa bouche mince. Elle n'avait plus sa gaieté de jadis. L'amour de Blondel était pour elle un cauchemar... Elle résolut d'en secouer le joug.



M. Franceschi, procureur de la République, fait préciser au criminel le lieu où il se livra à son odieuse agression.

— Arthur Blondel est à Willemant, avait dit quelqu'un au maréchal-des-logis-chef Miquet, de la brigade d'Hesdin.

Les gendarmes s'y rendirent immédiatement. En effet, l'assassin avait passé la nuit dans la grange du maire. Mais, au lever du jour, il avait repris sa fuite de bête traquée.

Il n'était pas loin, pourtant. Dans un champ, à quelques cent mètres du village, une silhouette inquiète cherchait à se dissimuler derrière une meule de paille.

On y courut. Arrivés là, les gendarmes constatèrent que l'homme avait disparu. Pourtant, il n'avait pu s'enfuir. Autour de la meule, le champ s'étalait à découvert. Pas de haies, pas de fossés, rien que la terre plantée de chaumes au ras du sol.

L'un des poursuivants eut l'idée de fouiller la meule... Blondel s'y trouvait enfoui. Il était pris comme un rat dans une nasse.

Solidement enchaîné, on le ramena sur les lieux de son forfait. Sale, déguenillé, assurant de sa seule main libre la fermeture de sa veste, l'ouvrier agricole dut s'expliquer en présence des magistrats du Parquet de Montreuil, représenté par MM. Franceschi, procureur de la République, et Contier, juge d'instruction.

Ils se souvenaient alors que, en 1924, Blondel s'était accusé d'avoir poignardé dans le dos une fille de salle de Lille, Jeanne Poncele, assassinée en mai 1923. Le chef de la Sûreté de Lille n'avait pas ajouté foi à ces aveux, mais le nouveau meurtre commis par Blondel va faire sortir de la poussière cette affaire qui avait été classée.

Dans un petit champ qu'on appelle le « Jardin », on retrouva l'arme du crime, long et large couteau à betteraves que Blondel avait acheté voici huit jours à peine :

— J'avais « connu » plusieurs fois Alfreda avant la journée d'hier, grommela l'homme entre ses dents. D'ailleurs, elle était consentante. Pourquoi, depuis plusieurs jours, subitement, s'est-elle refusée ?

« Elle se rendait chez sa grand-mère. Je le savais. Je suis allé me poster sur sa route. Je l'ai relancée. Une force mystérieuse me poussait. J'avais un violent désir d'elle, de son corps d'enfant... »

« Lorsqu'elle m'aperçut, sortant de derrière un buisson, elle eut un rictus de dégoût et de peur. Comme je m'approchais d'elle, en l'appelant doucement, Alfreda tenta de s'enfuir. Je parvins à la rejoindre dans un champ. Elle se débattait en criant : « Non... Je ne veux pas ! Je ne veux pas !... » Je la jetai à terre. Elle se releva d'un bond et voulut m'échapper.

« Le désir fit place en moi à une rage immense, à un accès de haine puissante. Je sortis mon couteau de ma poche et, saisissant la petite fille par le cou, je la frappai... Elle poussa un cri. Alors seulement, je m'aperçus que j'étais un criminel. J'enjambais le fossé d'un bond. Je suis parti le plus rapidement possible vers Anvin, où, gagnant la voie du chemin de fer, j'espérais filer sur la Belgique.

« Pourquoi ai-je frappé la petite ? Je ne sais pas. Je l'aimais... J'étais fou... »

Derrière le misérable, une foule, sans cesse accrue, se presse contre les barrages des policiers. Une rumeur monte, menaçante. Des poings se tendent. Blondel prend peur devant cet accès d'indignation populaire. Il se serre peureusement contre ses gardiens. La chaîne qui le lie à eux est trop longue, à son gré.

On le fait monter dans une automobile. Celle-ci démarre dans un nuage de poussière. Des huées, des cris de mort montent soudain, crevant le ciel, et, longtemps, l'assassin de la petite Alfreda entend les cris de la foule qui condamne son forfait.

A l'hôpital d'Hesdin, Alfreda repose parmi la blancheur des draps. Une fièvre intense secoue son corps martyrisé. Une infirmière penche son visage inquiet au-dessus de l'enfant. On désespère de la sauver.

Et, dans l'humble maison des champs, une mère pleure, trop tard, son insouciance et son mutisme.

André CARTON.

# LE DÉPIT DU MONSTRE

Saisissant la petite Alfreda (ci-dessous) à la gorge, Blondel (à gauche) lui porta plusieurs coups du couteau à betteraves qu'il portait toujours sur lui.



Folle de douleur, la mère saisit le petit corps et le porte en courant jusqu'à la ferme...

De toutes parts, on accourut. Le docteur qui vit l'enfant le premier décida son transfert immédiat à l'hôpital de Hesdin. La petite Alfreda Dauvergne, qui n'a que onze ans, portait dans le dos une horrible blessure. Le poumon avait été perforé. L'estomac avait été touché. Une hémorragie abondante avait considérablement affaibli la fillette. Une opération fut aussitôt pratiquée. La petite victime passa une nuit affreuse. On craignit un instant qu'elle ne vit pas l'aube...

Durant ces heures d'angoisse, un homme, le meurtrier, qui s'était réfugié dans une grange à Willemant, dormait d'un sommeil sans cauchemar, d'un sommeil de brute...

■ ■ ■

L'assassin ?... Alfreda l'avait désigné. C'est un étrange bonhomme que cet Arthur-Sylvain Blondel, né à Lille en 1891. Sa vie n'a été qu'une longue suite de démêlés avec la justice. Condamné cinq fois pour vol, Blondel se racheta, toutefois, pendant la guerre, en faisant preuve d'une étonnante bravoure.

Ouvrier agricole, il travaillait avec le père Dauvergne. Les deux hommes s'entendaient très bien. C'est pourquoi Blondel avait finalement pris pension chez son patron et ami.

Alfreda était une grande fille pour son âge. Elle avait poussé comme une plante vivace, au vent sain venu de la mer... Elle

Quand la brute apparut, une foule hostile, criant : « A mort ! », l'entoura, et l'on dut soustraire l'assassin à cette légitime furie en le hissant dans l'auto des enquêteurs.



### III. (1) — LA NUIT DE L'AUTOCAR

Le crépuscule d'un soir d'été est tombé sur le boulevard de la Chapelle. Il a plu dans l'après-midi ; les lumières électriques des candélabres et des boutiques dessinent des cercles et des rectangles jaunes sur les pavés encore humides et luisants. Les piliers qui soutiennent la voie du métropolitain jalonent une nef obscure et profonde. Il est dix-neuf heures.

C'est le moment où il est permis aux filles publiques de se livrer à leur besogne ignoble et périlleuse. Ignoble, puisque, après un court marchandage, leur corps appartient aux caresses sans joie du premier passant tenté par un grossier désir. Ce nègre qui s'approche en ricanant déjà, cet ivrogne qui traîne ses pieds, zigzague et trébuche, ce vieux à la figure sale et mal rasée qui vient de toucher sa paye hebdomadaire... Périlleuse, puisque, pour accomplir leur triste métier, il faut en même temps que ces malheureuses racolent leurs clients de passage — où les trouveraient-elles ailleurs que dans les rues ? — et réussissent à ne pas être arrêtées par les agents des mœurs qui les traquent.

Des hôtels où elles habitent, de la Goutte d'Or jusqu'à la Villette, elles sortent, se faufilent parmi les promeneurs, font, en même temps, tous leurs efforts pour être vues et demeurer inaperçues, hâtant le pas dès qu'elles pressentent le moindre danger ou s'engouffrent, happées par eux, dans des corridors noirs que surmonte une enseigne de maison meublée.

Beaucoup sont tête nue ; elles sont descendues sur le trottoir, dans leur quartier, comme elles iraient au marché. Tapiées derrière les colonnes massives du terre-plein médian, elles ont l'air de bêtes, à l'affût d'une proie nécessaire. Leurs cheveux décolorés, le maquillage noir de leurs cils et de leurs sourcils, les taches rouges du fard sur les lèvres et sur les pommettes, donnent à leur visage un aspect caricatural et clownesque. Elles attendent un client. S'il tarde trop à passer, elles se déplacent, essayant d'attirer dans le sillage de leurs hanches mouvantes l'inconnu à qui elles murmureront à mi-voix l'invitation classique : « Tu viens, chéri ?... »

Parfois, la patience lassée par l'infirmité de leurs tentatives, elles cherchent pour quelques minutes un refuge tiède dans les bars les plus proches. Puis, elles reprennent leur faction.

Autour de leurs silhouettes et de leurs gains, les souteneurs et les hôteliers qui prélèvent la majeure partie de leurs recettes montent une garde vigilante.

■ ■ ■

Nous filerons vers dix heures... Dans un bureau clair et chaud, les inspecteurs de la P. J. qui fumaient et bavardaient ont entendu l'indication de leur chef. Il n'est pas encore temps de descendre.

La camionnette de la Préfecture, où alternent les voyageurs homosexuels et les filles, attend sur le quai des Orfèvres. L'itinéraire est indiqué au chauffeur : la Tour Saint-Jacques, la gare du Nord, le boulevard Barbès, la Madeleine, les grands boulevards, le quartier Saint-Denis.

Dans les ruelles du quartier des Archives, la nuit complice semble vouloir cacher sous le même manteau le trafic de celles que les romanciers distingués appellent des « péripatéticiennes », mais que la foule qualifie d'un nom plus simple. Parfois, elles forment un groupe qui discute de ses affaires particulières et proteste contre la dureté des temps. Tout en parlant, elles scrutent d'un œil plein d'espoir et d'inquiétude l'horizon où s'avancent des hommes. Barbeaux, clients ou policiers ?

L'incertitude est de minime durée. Les hommes ont couru ; des mains rudes ont saisi des bras qui tentaient de se dégager. La peur, l'angoisse ou la révolte sur ces visages fardés s'est traduite par de brèves grimaces. Devant l'inutilité de la résistance, on obéit à la voix qui ordonne :

— Allons, allons, pas de cris, pas de bruit... En voiture...

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 252.

La camionnette a surgi du brouillard. Deux ou trois réflexes s'expriment par des protestations : « Je ne faisais rien de mal... » — « Pourquoi m'arrêtez-vous ?... » — « On m'a déjà emballé il y a trois jours. » Puis, la passivité reprend le dessus. « Fille soumise » veut dire « soumission », n'est-ce pas ? Alors, l'on finit par se taire, par accepter son inévitable destin.

Il n'y aura plus que des exclamations telles que : « Mince, Léa qui est raflée aussi... » « Oh ! dis-donc, la Grosse-Louise... Son ami qui l'attend à minuit... » ou encore : « J'avais le pressentiment, ma petite. On aurait mieux fait d'aller au cinéma ou au bal, comme on en avait l'intention... » Une, deux, trois à la fois. Les filles qui tentaient de chercher dans un couloir d'hôtel un refuge précaire sont ramenées et prennent place dans l'autocar. « T'as des cigarettes ? Tu parles d'une pouisse !... Y a plus moyen de travailler... »

Plus lourde à cause de son chargement brailard et parfumé, la camionnette se remet en marche. Des curieux regardent. Des fenêtres s'éclairent. Des garçons ricanent. Une femme raille :

— Visite des touristes américains... Paris la nuit !...

Un commissariat de police accueille le convoi bruyant :

— Vos cartes ?

On examine les rectangles de papier où s'arrondissent des cachets officiels. Le brigadier-chef signe des « bulletins de consigne » et, déjà, dans la salle du poste où elles passeront tout ou partie de la nuit tragique, selon le moment de leur arrestation, les « filles de joie » s'installent, se regroupent, jacassent, rient ou geignent en attendant que stoppe, à minuit ou à midi, le panier à salade qui les conduira au Dépôt.

La première curée est terminée. L'autocar recommence sa chasse et continue sa ronde. Ainsi, durant plusieurs heures, dans des quartiers aristocratiques ou populaires, la poursuite se prolonge, monotone, coupée par les mêmes stations pour abandonner un chargement. Rien ne trouble la régularité méthodique des opérations. A Montmartre, les spectateurs sortent du théâtre de l'Atelier et échangent des réflexions ironiques. Que ne voient-ils les deux malades que la pitié d'un inspecteur relâche. L'une a le ventre encore ouvert à la suite de deux laparotomies ; l'autre, évidemment tuberculeuse, doit se rendre chaque matin dans un hôpital pour une ponction pleurétique.

De nouveau, on a laissé les fiches individuelles. « Nous consignons au Dépôt, à la disposition de M. le chef du 4<sup>e</sup> bureau de la 2<sup>e</sup> direction, la fille soumise : (...nom, prénoms, date et lieu de naissance, domicile, motif de l'arrestation) ». Le motif est toujours le même : « racolage ». Parfois, une mention supplémentaire : « A été vue en compagnie de filles qui racolaient, à tel endroit, à telle heure ». Elle concerne les insoumises que, demain matin, une voiture spéciale viendra chercher pour qu'elles soient interrogées à la Police Judiciaire.

Du côté de la Madeleine, on arrête deux femmes qui pleurent : « Je venais de quitter mon ami... » — « Je sortais du Nord-Sud... »

Dans un bar, une adroite commère réussit à se débarrasser de son chapeau et de son sac à main, s'enfuit dans une cuisine, d'où elle sort les cheveux dépeignés et vêtue d'un tablier bleu, comme une servante. Appréhendée, elle sourit elle-même de son stratagème qui aurait pu réussir... « Entre nous, avouez que c'était pas mal. Comme au cinéma... »

Elle ne s'émeut pas de son sort et confie à un brigadier — car c'est une « habituée » :

— J'ai été embrasser mon petit garçon la semaine dernière. Il a un an à présent. Si tu voyais comme il est beau !

On n'a pas emmené une vieille mégresse qui a soixante-cinq ans et répète :

— Li chef... il a dit... moi pouvais rester.

En fin de nuit, cinquante filles ont été consignées dans différents postes. Sur le nombre, quatre ne possédaient pas de carte de la Préfecture.

Il m'a paru intéressant au point de vue documentaire de les retrouver, pendant qu'on les questionnait.

La première a un manteau de drap rouge avec un cache-col blanc ; elle est coiffée d'une espièce de bonnet clair, tricoté. On aperçoit sa robe de satin noir. On devine que ce sont les plus beaux vêtements qu'elle possède. Elle les a mis pour « travailler ». Aux questions que lui pose le secrétaire, elle répond sans embarras. Elle n'a plus aucune pudeur et donne, à propos de son existence, tous les détails qu'on ne lui demande même pas. Ses yeux marrons regardent la feuille qu'elle signera tout à l'heure.

— J'ai vingt-deux ans. Je suis célibataire. J'habite l'hôtel.

— Depuis combien de temps faites-vous la noce ?

— Depuis sept mois.

— Et, avant ?

— Avant, je travaillais, j'étais mécanicienne. Ensuite, j'ai été en « maison », à Paris, à Angers, à Nancy.

Elle énumère les stations successives de ce calvaire, de la même voix indifférente avec laquelle elle citerait des certificats de bonne conduite.

— Vous n'êtes pas malade ?

— Non.

De sa main aux doigts maigres, dont les ongles sont trop longs et trop rouges, elle a touché du bois.

— Vous irez à la visite, au dispensaire. Ensuite, on verra.

Elle a salué d'un petit signe de tête ; elle est sortie.

La suivante porte un manteau vert et une toque bordée de fourrure. Quand elle parle, on voit un ratelier et des dents d'or. Elle est un peu sourde. Il faut presque crier pour qu'elle entende ce qu'on lui demande, et, dans le mouvement en avant qu'elle fait pour mieux comprendre, des mèches blondes glissent et dansent autour de ses oreilles. Vingt-quatre ans. Elle était mariée à Paris.

— Je suis divorcée. L'enfant est avec le père. Je fais la noce depuis huit ans.

— Qu'attendiez-vous quand on vous a arrêtée ?

— C'est la première fois qu'on m'arrête. Je me promenais. Vous pouvez prendre des renseignements sur moi. Toutes les « maisons » de Paris me connaissent. Je suis restée un an à Metz, quatre ans à Rouen. J'ai été au Havre, à Orléans, à Bordeaux.

Un renard marron, aux poils élimés, s'enroule autour de son cou. Elle est vêtue d'une jupe noire et d'un corsage rouge, sali de taches. Elle sourit, d'un pauvre sourire désabusé. Les sourcils sont dessinés au crayon noir. De larges plaques de fard ocre s'étalent sur ses joues, des pommettes aux cheveux.

— Vous n'êtes pas en carte ?

— Non, monsieur.

Quand elle est partie, le secrétaire me renseigne.

— Avant d'insérer sur les contrôles de la Préfecture une de ces insoumises, on lui laisse le temps de se relever, la possibilité de s'amender. En principe, il faut trois arrestations avant d'être obligé de venir à la visite, tous les quinze jours. Nous nous rendons bien compte que le chômage a poussé à la prostitution un certain nombre de femmes qui, avant la crise, ne se débauchaient pas.

Chapeau de feutre marron, manteau noir, col de fourrure noir, bas clairs et souliers vernis. Un visage gentil, un peu pâle. Vingt-trois ans. Par instants, elle toussé.

— Vous êtes couturière ?

— Oui, monsieur.

— Vous avez été surprise boulevard de la Madeleine.

Un silence, puis :

— Il y a de longs mois que je ne travaille pas, et je suis seule.

Elle arrange du bout des doigts des boucles noires qui encadrent sa figure. On serait tenté de s'apitoyer sur son sort et, comme si elle avait deviné ce sentiment, elle s'empresse d'ajouter avec orgueil :

— J'ai déjà fait deux « maisons » à Paris.

Sur son chapeau, un petit pompon vert remue et se balance drôlement.

La dernière, une jeune femme mariée, mariée séparée de son mari depuis deux ans, abrite ses yeux derrière des lunettes à branches d'écaillé. Hier soir, dans la camionnette, elle pleurait maintenant, elle ne verse plus une larme et proteste contre son arrestation, en discutant d'un ton ferme.

— Je ne suis pas une prostituée. Je ne connais aucune fille. J'ai un ami qui m'entretient, je venais de le quitter et je cherchais un taxi au moment où des inspecteurs m'ont saisie par le bras. C'est une erreur.

Le secrétaire note ses affirmations, tout en fixant les cheveux blond-platine que la teinture rend presque blancs.

— Ainsi, d'après vous ?

— Une erreur, monsieur. La meilleure preuve, que je n'étais pas coupable, c'est que je ne suis pas mise à courir ; j'ai continué à marcher tranquillement.

Pour une ignorante, la dame semble bien au courant de l'aggravation que la fuite ajoute au délit d'une racoleuse. Cependant, celui qui l'interroge ne laisse rien voir de sa surprise et, après avoir enregistré les dires de celle qui cherchait un taxi, lui tend son sac garni d'argent murmure quelques sages conseils et, malgré le souhait qu'elle en formule, lui assure que son ami ne saura rien de son aventure.

Une inclinaison de tête blonde, une formule de vague remerciement :

— Vous êtes libre.

Vêtements de bonne coupe et bijoux précieux s'éloignent déjà.

Dans dix minutes, une série de coups de téléphone prouvera bien qu'il n'y avait eu aucune méprise. La promeneuse nocturne et audacieuse est notoirement connue par le commissariat de police de son quartier comme « faisant le lapin ».

Le secrétaire conclut philosophiquement :

— Je m'en doutais, mais comme c'était la première fois qu'elle venait ici... Elle a reculé pour mieux sauter. Je suis bien tranquille. Elle sera certainement arrêtée de nouveau un soir ou l'autre. Et nous la retrouverons.

Je partage l'opinion du fonctionnaire souriant. Elle sera retrouvée, je n'ai aucun doute à cet égard. Si ce n'est point par l'équipe de l'autocar ce sera tôt ou tard par celle qui opère dans ces petites voitures automobiles et qui rafle dans une nuit cent cinquante prostituées, dont vingt-cinq insoumises.

On peut passer — question de hasard et de chance — un certain nombre de fois à travers les mailles des filets policiers. On ne réussit pas éternellement cet exploit. Car, aux surveillances de la Judiciaire, il y a lieu d'ajouter les rondes faites par les « agents en bourgeois » des commissariats de quartier.

On m'a dit — je n'affirme rien que je sache pertinemment — que le but des investigations nocturnes de la police du Quai de Orfèvres était une sorte de contrôle de l'activité des « mœurs », dans certains arrondissements.

On aurait pu redouter que les filles suivies quotidiennement par les mêmes policiers et connues par eux ne finissent à la longue par bénéficier de certaines faveurs, de tolérances illégales.

« Deux sûretés valent mieux qu'une », répète la sagesse populaire. On a donc mis les bouchées doubles. Le principe était louable ; mais l'effet lui aussi, est pavé de bonnes intentions.

Dans l'application quotidienne, les ordres le plus bienveillants risquent de n'être plus qu'excessivement arbitraires. La fille arrêtée le lundi soir par les « bourgeois » de son quartier et condamnée à trois jours de Petite-Roquette par mesure administrative, le soir même de sa sortie



de prison court le danger de se voir offrir par la P. J. une promenade en automobile. Notez qu'il s'agit d'une « péripatéticienne tolérée ».

Que serait-ce alors, si elle ne bénéficiait pas de cette « tolérance » théorique ?... Où, quand et comment conçoit-on qu'elle exerce sa profession si, dès qu'elle a commis l'imprudence de se promener sur un trottoir, on s'empare d'elle ? N'est-elle pas en droit de protester ? On lui a donné une carte qui l'oblige à passer, à date fixe, une visite médicale. Elle n'est pas malade ; elle est en règle avec les codes, décrets et ordonnances. Elle ne doit pas se livrer à la débauche, avant sept heures du soir. Elle attend neuf heures. L'abord des monuments publics, les endroits de grande affluence, les squares lui sont interdits. Elle s'en écarte, parce qu'elle a le respect de la discipline et des lois humaines. Pas de scandales, ni de tapage. Elle déambule, silencieuse, dans une ruelle, ou se tient devant la porte d'un hôtel. On la mène dans un poste. Quel délit a-t-elle donc commis ? Elle ne comprend plus. Je ne suis d'ailleurs pas bien sûr que ceux qui l'ont arrêtée en sachent beaucoup plus. Sans carte : en voiture. Avec carte : en voiture aussi.

Ne semble-t-il pas qu'il y ait dans cette manière d'opérer quelques raisons de critiques ? A quoi riment ces vexations renouvelées ? Pourquoi traquer ainsi un gibier sans défense ? Est-ce pour l'obliger à chercher un abri dans les maisons publiques ? Les « tôleurs » qui réalisent des bénéfices scandaleux n'attendent que l'occasion d'accueillir les Madeleines pourchassées. Je ne pense pourtant point qu'accorder, en fait, à quelques individus sans vergogne, mais munis d'utiles relations politiques, le monopole du trafic de la chair des femmes, ce soit le résultat souhaité.

En vérité, la réglementation de la prostitution est archaïque. En 1632... En 1755... En 1843... Or, nous sommes en 1932.

Les filles malsaines, entôleuses ? A punir. Les filles insoumises ? A surveiller jusqu'à ce que leur situation soit « régularisée ».

Sur cent femmes que l'on rencontre dans les cafés du dix-huitième ou du dix-neuvième arrondissement, les trois-quarts échappent à tout contrôle. Et voilà le paradoxe, aussi dangereux qu'incompréhensible.

Je ne me fais pas plus l'avocat du triste troupeau des filles que des fonctionnaires du quai des Orfèvres. La mission d'un reporter se borne à enregistrer, comme un appareil photographique.

On m'a répondu : — Nous sommes désarmés. On entend continuellement des gens répéter : « Mais que fait donc la police ? Pourquoi ne saisit-elle pas ce livre obscène, pourquoi ne ferme-t-on pas ces établissements louches, qui ne sont autre chose que des marchés de prostitution ? »

La foule ignore que notre mission se termine au moment précis où commence celle de la Justice. Nous avons la chance, dans nos randonnées, de rafter un interdit de séjour, une condamnée. Nous l'expédions au Dépôt. Dès cet instant, notre rôle est achevé. Le Procureur de la République et le juge d'instruction ont à continuer notre tâche. Pour les filles soumises, nous n'avons, nous, aucune sanction à prendre. Nous les renvoyons au quatrième bureau qui punit d'un à quinze jours de prison le racolage sur telle ou telle voie publique. Mais cela, encore une fois, n'est plus de notre ressort.

La conclusion est évidente. La punition de la prostitution est le reflet d'une pudibonderie hypocrite de la société. La prostitution est un mal inévitable.

Ce qu'exige seulement le bon sens, c'est que les filles qui ont choisi ce sinistre métier ne constituent pas un danger social, à cause des maladies vénériennes, et n'aient pas une attitude scandaleuse. Le reste manque d'élégance et — disons le mot — de courage. Arrête-t-on les femmes qui, dans les grands bars de Paris — Europe, Opéra, Madeleine ou Champs-Élysées — ne s'installent devant des consommations variées qu'avec l'intention évidente de découvrir un nouveau client ? Arrête-t-on les « courtisanes » qui « font » les music-halls et les cinémas ?

« ...Puissant ou misérable, les jugements de la Cour vous rendront blanc ou noir... » Les paroles de La Fontaine n'ont rien perdu de leur vérité.

Parce qu'il aura plu à un vieux monsieur, largement décoré, de se plaindre : « C'est honteux, je ne peux plus rentrer chez moi sans être interpellé par des femmes de mauvaise vie », voici toute la machine à rafter mise en mouvement. Le vieux monsieur habite au numéro 42 de la Grande Rue. Malheur, dès lors, aux femmes qui, de onze heures à une heure du matin, seront rencontrées aux abords du numéro 42. Elles seront inévitablement hissées dans l'autocar officiel et punies. Mais elles pourront arpenter sans risque le trottoir entre les numéros 8 et 16. C'est ridicule. Quant au vieux monsieur, il continuera à suivre les demoiselles de magasins ou les ouvrières, à la sortie de leurs ateliers. Neuf fois sur dix, on aura la surprise de le rencontrer quelque jour dans un établissement spécial de débauche.

« Vertu, que de crimes on commet en ton nom ! »

L'apostrophe célèbre n'est-elle pas d'une exactitude éternelle ?

Des fonctionnaires laborieux écrivent de volumineux rapports sur ces questions. Transmis à « qui de droit » — selon la formule —, ils vont gentiment augmenter, dans un placard, la pile des dossiers antérieurs et analogues. Travail qui contient des suggestions intéressantes. Quelques annotations marginales, des coups de crayon bleu, et la farce est jouée. Sous la poussière, les brochures dorment. Tout le monde sait. Personne ne fait rien.

On propose de réformer le Code pénal en ce qui concerne les délits spéciaux ; on envisage des punitions justifiées. On fermerait les bars louches, on condamnerait en police correctionnelle, d'abord ceci, puis cela. On voudrait condamner tant de choses que l'on ne condamnera rien du tout.

Soyez tranquilles. Nos législateurs ne voteront jamais ces projets ; que deviendraient — je vous le demande — les droits individuels des électeurs, et l'exercice du commerce, et la peur des histoires ? Et surtout, à quoi serviraient les influences politiques si elles ne pouvaient, municipales ou sénatoriales, intervenir, quand elles le croient bon, avec l'opportunité que vous devinez !

Vous comprenez tout de même qu'on ne réussira jamais à faire clore définitivement la maison que dirige la parente éloignée ou l'homme de paille de « Monsieur Topaze ».

Alors ?... Alors, ainsi que, dans les loteries, les forains le disent aux personnes qui ont des billets : « On garde les mêmes et on recommence... »

Oui, je sais bien. C'est la vie... Toute la vie... Liberté, Egalité, Fraternité.

Et, chaque jour, au moment où les filles « tolérées » viennent de reprendre leur faction, retentit l'ordure rituel : « L'autocar de la Préfecture partira ce soir à neuf heures... »

(A suivre.)

René GIRARDET.

A l'instant où l'autocar de la préfecture vient de surgir du brouillard, le troupeau des filles s'enfuit...

... pour reprendre, quand la nuit tombe, son ignoble faction le long des murs lépreux de la Chapelle.

Tous les matins, de dix heures à midi, les prostituées « tolérées » sont astreintes à la visite à l'infirmerie du Dépôt.



# DIVERS FAITS

## Les bourreaux



Dimitri Macris (à droite) avait épousé en secondes noces une affreuse mégère qui prit le petit Costa en grippe.



C'est dans d'immondes water-closets solidement cadenassés que les bourreaux avaient séquestré leur victime

Alexandrie (de notre correspondant particulier).

Il était minuit quarante-cinq. Les derniers trams de Ramleh rentraient au dépôt et les passants se faisaient de plus en plus rares. C'est alors que je rencontrais, à l'angle de la rue du Prince-Ibrahim-1<sup>er</sup>, un groupe d'hommes dissimulés dans l'angle d'un portail. Je les reconnus. Il y avait le colonel Aristide Florio, chef du Département des Investigations Criminelles, l'agent Victor Fraüsien, photographe du Bureau Criminel, les inspecteurs Franco et Alexiou, et Petro, représentants du Consulat de Grèce.

A mon regard interrogateur, le colonel avait répondu en disant :

— Venez avec nous, cela vous intéressera sûrement.

Nous nous rendîmes au numéro 44 de la rue du Prince-Ibrahim-1<sup>er</sup>. Là demeurait un mécanicien de nationalité grecque, du nom de Macris. C'est chez lui que nous allions perquisitionner.

Le locataire, l'air hargneux, nous ouvrit et, aussitôt, attaqua :

— Que me voulez-vous ?  
Sa femme, une affreuse mégère, vint se joindre à lui et, les mains sur les hanches, apostropha les policiers :

— Que signifie tout cela ? Les honnêtes gens ne peuvent donc plus dormir tranquilles ?  
Le colonel Florio demanda froidement :

— Où est votre fils, Costa ?  
— Cela ne vous regarde pas, répondirent les époux en chœur.

Un ordre bref fut donné. En un clin d'œil, Macris et sa femme se trouvèrent immobilisés. Et les policiers commencèrent leurs perquisitions.

Vainement, ils avaient exploré les diverses pièces de l'appartement. On ne trouvait nulle trace de cet enfant dont une lettre anonyme, arrivée le matin même à la Sûreté, avait dénoncé l'atroce martyre.

M. Florio remarqua une porte. C'était celle des water-closets. Un double cadenas en fermait l'entrée.

Le colonel se tourna vers

l'homme. Le visage de celui-ci exprimait la terreur.

— Donnez-moi la clé...

— Je ne l'ai pas...

Sans discuter davantage, le policier, d'un coup d'épaule, fit sauter le battant.

Une odeur épouvantable se répandit dans la cuisine, forçant les inspecteurs à reculer. Un atroce spectacle s'offrit à leurs yeux. Recroquevillé sur une misérable paille, la tête reposant sur le siège répugnant des water-closets, un gosse, réduit à l'état squelettique, gisait inanimé.

Un cri d'horreur et d'indignation s'échappa de toutes les poitrines. Ces hommes, pourtant aguerris, que rien n'émeut, que rien ne surprend, étaient remués jusqu'au plus profond de leur être en voyant ce malheureux enfant que des parents indignes séquestraient depuis treize mois dans cette abominable retraite.

Maîtrisant son indignation, M. Florio questionna :

— Vous n'avez pas honte de traiter ainsi votre enfant ?... Vous n'avez pas de cœur ?...

La femme se taisait, le regard mauvais fixé sur le petit martyr qui pleurait à gros sanglots. L'homme répondit :  
— Costa était un enfant terrible. Il cassait tout, dérangeait tout. Sa mère est morte, il y a quatre ans ; je me suis remarié. Ma nouvelle femme ne pouvait supporter le petit, qui l'obligeait à refaire sans cesse son travail de ménagère. Nous l'avons enfermé là pour le punir et lui apprendre à rester tranquille.

— Vous le laissez aussi mourir de faim ? Voyez l'état où il se trouve.

L'homme essaya de crâner. Il grasseya :

— De quoi vous mêlez-vous ? C'est mon fils, je puis bien en faire ce que je veux...

Il ne put achever sa phrase. Saisi d'une juste indignation, le colonel venait de lui clore la bouche par une gifle retentissante.

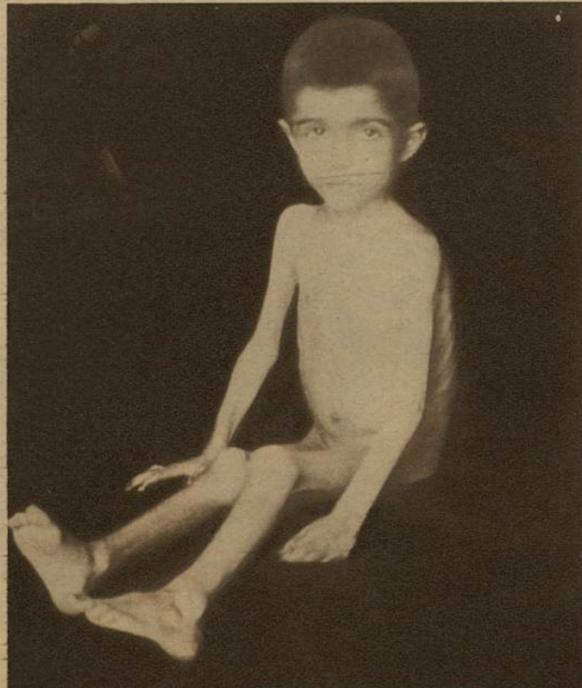
Arrêtés immédiatement, les deux monstres ont été incarcérés à la prison de Kom-el-Dick, tandis que l'enfant était dirigé sur l'Hôpital Hellénique.

Une profonde émotion a soulevé toute la ville, qui réclame pour les bourreaux un châtimement impitoyable.



Le colonel Florio (à gauche) et l'inspecteur Alexiou.

Maurice BETITO.



Depuis treize mois qu'il s'étioilait dans cet abominable réduit, l'enfant martyr n'était plus qu'un squelette.

## DE JOLISSEINS



Pour développer ou raffermir les seins un traitement double, interne et externe, est nécessaire, car il faut revitaliser à la fois les glandes mammaires et les muscles suspenseurs. Seul le **TRAITEMENT DOUBLE SYBO** vous donnera rapidement une belle poitrine. Préparé par un pharmacien spécialiste, il est excellent pour la santé et d'une efficacité garantie. Demandez la brochure gratuite envoyée discrètement (joindre timbre). Labo. T. SYBO, 34, rue St-Lazare, Paris (9<sup>e</sup>).

## CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de **POLICE à PARIS**  
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Ecrire : Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7<sup>e</sup>.

## APRÈS CHAQUE REPAS...

...servez-vous du support Baxter, le cure-dents parfait, qui permet de faire pénétrer le fil de soie dentaire entre les dents les plus serrées et de nettoyer les interstices dentaires, réceptacles de microbes dangereux pour la dentition et l'organisme.  
8 francs (étui 3.50). — Toutes pharmacies. O. C. P.

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane



100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements  
Demandez de suite notre catalogue français gratuit.  
**MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509**

**JE POSSÈDE FORMULE SCIENTIFIQUE** souveraine contre : chute, pellicules, démangeaisons, cheveux clairsemés, gras ou secs, etc., et activer repousse. J'envoie **GRATIS** et **FRANCO**, livret précieux de vérité, très documenté sur ces affections qui sont exploitées par de trop nombreux charlatans. Ecrivez-moi, cela ne vous engage à rien, même après avoir tout essayé. **Nombreuses attestations admirables.** — Sœur **HAYDÉE**, « Les Bourdettes-Saint-Agne », TOULOUSE.

## J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vœu de faire connaître gratuitement et discrètement, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M<sup>lle</sup> BOS, 67, rue Rochechouart, Paris



## HISTOIRE VRAIE



## D'UN PRIX DE BEAUTÉ

par

## RAYMONDE ALLAIN

(Miss France 1928)

Préface de Tristan Bernard

Dans cette **Histoire vraie d'un prix de beauté**, Raymonde Allain nous dit la vérité, rien que la vérité, toute la vérité : témoin sans forfanterie, comme sans faiblesse... elle débroussaille toutes les légendes accumulées depuis longtemps, elle nous dit les lettres d'amour reçues, les demandes en mariage, les menaces de mort et cette célébrité mauvaise qui rend plus difficiles l'exercice du métier à quoi l'on veut se consacrer et l'établissement d'une vie normale... On lit ce livre avec ravissement. Tant de grâce simple, tant de charme sans faiblesse, de jeunesse sans complaisance aux trop faciles illusions, de malice sans méchanceté mais sans défaillance. On n'y résiste pas...

Un volume N. R. F. couverture illustrée tirée en héliogravure ..... 10 fr.

# LA CHASSE TRAGIQUE



Vêtu d'une chemise kaki et d'un « bleu » de mécanicien, chaussé d'espadrilles, Allieu gisait la face contre la terre, à la croisée du chemin de l'olivette à Bastia.

Nîmes (de notre correspondant particulier).

Tous les chasseurs nîmois étaient encore frémissants d'émotion. C'était l'ouverture, et l'on sait combien la « garrigue » qui étend son aridité — si propice aux grives et aux lièvres — sur les collines qui vont d'Uzès à Nîmes et à Alès est giboyeuse.

Les plus ardents chasseurs — et le vieux père Allieu était de ceux-ci — ont, à l'entour de Nîmes, et toujours en vue de la Tour Magne, un « mazet ».

Le « mazet », c'est le petit « mas » provençal exporté en Languedoc ; c'est le « cabanon » marseillais ; le « pavillon » avignonnais ; c'est là que les chasseurs ou les amateurs d'air pur viennent se reposer le dimanche en famille. Certains y passent la nuit, s'ils veulent, au petit jour, être à pied d'œuvre pour, le fusil en main, « espérer » le gibier.

C'est ce qu'avait fait Jean-Fernand Allieu, robuste sexagénaire et grand amateur de gibier. Il possédait un « mazet » à proximité de la route d'Alès, au quartier d'Espagne, près du mas de Mattau, entre la « Fontaine-des-Chiens » et le « Bois-des-Espèces ». Perdue dans la masse grise des oliviers tout crissants du chant des cigales, c'était une petite construction de pierres blanches, cuites au soleil, qui dominait les collines où pointaient des cyprès noirs.

On avait vu le vieil ébéniste, la veille au soir, assis devant sa porte, graissant méticuleusement son vieux fusil de guerre qu'il avait fait transformer en calibre 24.

La nuit venait.

Bonsoir, lui cria un voisin en fermant le volet de sa petite cabane. Bonne chasse pour demain.

Le vieux avait l'air content. Un phonographe chantait au loin. Il entra à son tour dans son « mazet » qu'éclairait une vieille lampe à pétrole.

De bonne heure le lendemain, il sortit. Chaussé d'espadrilles, vêtu d'une chemise kaki et d'un « bleu » de mécanicien, il partit dans la fraîcheur du matin, en sifflant un air guilleret.

Il ne devait plus revenir vivant !...

— Le père Allieu a été tué à la chasse ! La rumeur fit en quelques heures le tour des « mazets ». Une fusillade lointaine accompagnait la tragique nouvelle...

— Le père Allieu a été tué à la chasse !... Un homme était mort. Pourtant, c'était une belle journée comme tant d'autres ; les cigales chantaient leur hymne au soleil. Dans les oliveraies, cailles et grives prenaient leurs envols ; dans les pierriers, les lapereaux filaient entre les touffes de lavande... Mais des coups de feu éclataient, brisant leurs envols et leurs courses...

Le père Allieu avait été tué. Ce fut la consternation. Connus de tous les Nîmois, estimé de son patron, M. Bratien, dans la boutique duquel il travaillait depuis de nombreuses années, rue Graverol, il n'avait que des amis. Alors...

Dans un soupir, chacun conclut :

— C'est un accident de chasse !... Mais il y avait des incrédules. M. Matarte hochait la tête :

— Qui dit que ce n'est pas un crime... C'est lui qui, à l'aube, avait découvert le cadavre.

— Il était là, gisant la face contre terre, à la croisée du chemin de l'olivette à M. Bastia... C'est là que, l'autre année, M. Dupuy a été tué d'un coup de barre de fer. C'est le chemin de la mort !

Ce jour-là, les femmes ne restèrent pas davantage aux « mazets ».

Il y avait un homme qui pouvait en dire long sur cette affaire. On l'appelait le « manchot ». Son vrai nom est Bergès ; grand mutilé de guerre, il a eu la moitié de la face et le bras gauche arrachés par un éclat d'obus. C'est une des personnalités les plus sympathiques du quartier.

Le commissaire Picard, M. Bossu, chef de la Sûreté, son collaborateur Monleau et l'inspecteur Deveaux allèrent lui rendre visite.

— J'étais à l'affût, vers cinq heures du matin.

— Vous avez vu passer M. Allieu qui partait pour la chasse ?

— Non.

— Vous connaissiez bien, pourtant, M. Allieu ?

— Parbleu, oui ! Nous bavardions souvent ensemble...

« Ce matin-là, donc, j'étais à l'affût, accroupi derrière un fourré de chênes-verts, lorsque j'ai vu passer Marius Bastia, le locataire de l'olivette de Mme Morel ; je ne l'ai pas suivi des yeux, occupé que j'étais à guetter le gibier. Mais, quelques instants plus tard, j'apercevais la silhouette d'un homme dissimulé derrière le muret de la « capitelle ». Cinq minutes après, j'entendais le coup de feu qui tua M. Allieu ! »

On juge de l'importance de cette déclaration.

Les policiers étaient, désormais, bien convaincus qu'il ne s'agissait plus d'un accident de chasse.

■ ■ ■

Bastia est-il le meurtrier du père Allieu ? On l'avait arrêté à la suite des déclarations du « manchot ». C'est un homme d'une soixantaine d'années, robuste de corps, mais dont le regard dissimulait, sous une apparence de douceur, une perpétuelle menace. Il exerçait le métier de peintre en bâtiment...

— Oui, déclara-t-il aux policiers, en torturant ses épaisses moustaches blanches, c'est bien moi qui me trouvais dissimulé derrière le muret. Oui, c'est bien moi qui ai tiré le coup de fusil. J'ai tué un lapin, mais je n'ai pas assassiné le père Allieu.

— Où se trouve ce lapin ? demanda le chef de la Sûreté.

— Chez moi, sur ma table. On se rendit à la « capitelle » de Bastia. Un lapin gisait sur le bois de la table.

Mais, en l'examinant, on s'aperçut qu'il n'avait pas été tué d'un coup de fusil ; l'animal avait été pris au collet.

Pourquoi le peintre avait-il menti ? Dans un coin de la chambre, on découvrit deux fusils : l'un à percussion centrale du calibre 12 ; l'autre, modèle Lefauchoux, du calibre 16.

Les enquêteurs remarquèrent sur l'un des canons du fusil Lefauchoux des traces récentes de déflagration...

Des recherches furent opérées sur les lieux du crime. Vingt-quatre heures plus tard, on découvrait, au pied du petit mur où l'on avait trouvé le cadavre du père Allieu, une douille écrasée : elle était du calibre 16 !...

■ ■ ■

Bastia a été arrêté. Mais le mystère subsiste. Pour quel motif le peintre aurait-il tué l'ébéniste ? Mécontente ? Jalousie ?

Les deux hommes étaient voisins. Bas-

Bastia est un homme de cinquante ans dont le regard dissimule, sous une apparence de douceur, une perpétuelle menace.

tia avait loué à Mme Morel la « capitelle » dont la masse blanche semblait un petit fort, percé de meurtrières. Il devait surveiller, en compensation, l'olivette où les braconniers venaient parfois poser des collets.

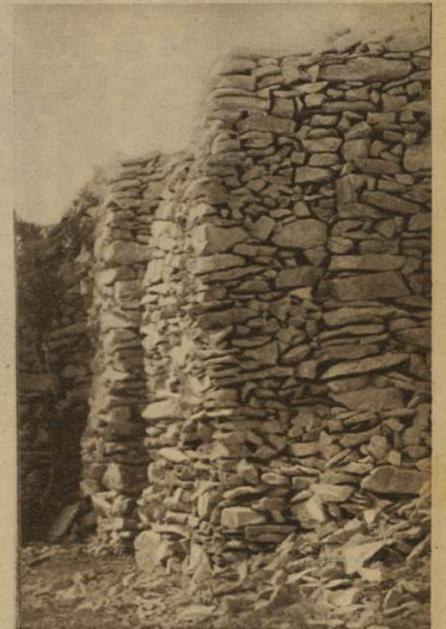
Les voisins étaient les premiers à souffrir de cette surveillance. Bastia les accusait, en effet, de dépeupler l'oliveraie, de pratiquer des ouvertures dans les murs, pour laisser fuir le gibier.

Bastia et Allieu se rencontrèrent-ils en ce matin tragique ? Une querelle éclata-t-elle entre les deux hommes ?

On ne sait encore.

Le mort, le meurtrier présumé ont-ils un secret que connaissent seuls les chemins détournés et les oliviers de la « Fontaine-aux-Chiens » ?

Henri BÉCRUAUX.



Dans la « capitelle » (ci-dessus) de Bastia, on trouva un lapin mort sur une table.



Les « mazets » du quartier d'Espagne dressent leurs pierres blanches, cuites au soleil, contre des collines piquées de cyprès.



## II. (1) — L'ETAT-MAJOR DU FAIT DIVERS

**B**ARBAROT vivait avec la hantise que les rédacteurs se moquaient de lui et couraient la prétentaine au lieu de se rendre dans les commissariats. De noirs soupçons le ravageaient sans répit et il employait des ruses infernales pour dépister les coupables. Deux rédacteurs réputés pour vouer une tendresse excessive à la race chevaline étaient chaque soir, à leur arrivée au journal, l'objet d'un interrogatoire en règle. Barbarot les examinait de la tête aux pieds. Ses yeux se fixaient furieusement sur les chaussures :

— C'est de la poussière de Longchamp ! Je la reconnais ! s'était-il écrié, un jour que l'un d'eux montrait des souliers recouverts d'une poudre fine.

Mais l'accusé se défendait comme un diable, jurait qu'il n'y avait pas plus fidèle reporter que lui par le monde et, finalement, proposait de faire la preuve que cette poussière provenait d'un chantier des Epinettes où l'avait conduit, une heure auparavant, la nécessité de quérir un renseignement.

Ebranlé, Barbarot n'insistait pas. Il rentrait dans son bureau, gros d'un silence menaçant, tandis que l'amateur d'hippisme se laissait tomber, exténué, sur une chaise :

— Fauché, nettoyé, ratissé, disait-il à ses compagnons. Obligé de revenir à pied du champ de courses et pas même vingt ronds pour me faire cirer les souliers !

Souvent, l'après-midi, Barbarot partait au hasard, à travers Paris, et entraînait dans un commissariat, où il attendait le passage de son rédacteur. C'était une manière de contre-appel. Tant pis pour celui qui, ce jour-là, ne venait pas au rendez-vous, et se bornait à téléphoner. Il y avait pour lui quinze jours de « banlieue » à la clé, sinon le renvoi pur et simple. C'étaient malheureusement les plus consciencieux qui se laissaient attraper de la sorte. Retenus ailleurs par un fait divers plus important, et soucieux de n'être pas en retard au « rapport », ils se fiaient au repêchage du district où s'acheminent, le soir venu, les « chiens écrasés » de l'arrondissement, ou comptaient sur la complaisance d'un confrère, ou se contentaient d'interviewer par téléphone le secrétaire du commissariat. Mais Barbarot n'acceptait aucun de ces moyens de fortune. Nulle raison, si bonne fût-elle, n'était admise. La sanction tombait, impitoyable.

Plus malins, les vrais fricoteurs savaient s'arranger. Ils se faisaient des complices des inspecteurs de leur tournée, lesquels, à l'apparition de Barbarot, s'en allaient à la douce décrocher le téléphone. Alerté dans la brasserie où il jouait aux cartes en buvant de la bière, le rédacteur se jetait dans un taxi, arrivait en quelques minutes au commissariat où il avait la joie de saluer d'un charmant sourire la présence de son chef d'informations :

— Tiens ! Monsieur Barbarot ! faisait-il, du ton de la surprise la mieux jouée.

Barbarot avait porté dans son service la vexation et la brimade à la hauteur d'une institution. Il suffisait qu'il sût qu'un de ses collaborateurs devait dîner en ville pour qu'il le chargeât, à la dernière seconde, d'une enquête, généralement futile, dans une lointaine banlieue d'où l'autre revenait à onze heures du soir, à jeun, éreinté et furieux d'avoir manqué une partie de plaisir escomptée depuis plusieurs semaines. Un soir, un rédacteur de nuit, récemment enrôlé et pas encore fixé sur le caractère du monsieur, arrive au journal en smoking :

— Hé ! lui dit Barbarot le plus gracieusement du monde, vous aviez donc ce soir un dîner de gala ?

— Non, répond l'autre ingénument, je vais à un bal, après minuit, chez des amis.

Là-dessus, voilà mon Barbarot, mis en

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 253.

belle humeur, qui se prend à évoquer les fêtes de sa jeunesse, parle cotillons et soupers fins, convient qu'il faut profiter des occasions quand elles s'offrent et que l'on n'aura pas toujours vingt ans. Oncques il ne s'est montré d'un tel enjouement et, après une heure de ces propos fleuris, rentre dans son bureau, laissant son rédacteur enchanté, tout prêt à s'avouer qu'au fond il n'est pas si méchant bougre. Mais, vers onze heures et demie, il surgissait, le sourcil froncé, et, avissant dans un coin de la salle de rédaction le reporter qui se tenait debout pour ne pas froisser son smoking :

— Un train de marchandises vient de dérailler près de la gare de l'Est ; vous allez y filer tout de suite.

L'autre, éperdu, le considère :

— Mais, monsieur Barbarot, je vous ai dit... à minuit...

— Comment ? fait Barbarot, d'un ton sec.

Un des camarades du pauvre mondain s'offre à le remplacer :

— De quoi vous mêlez-vous ? réplique Barbarot durement.

Un moment plus tard, son sourire était revenu. Sur l'écran de son imagination, se projetait l'image délicieuse du malheureux en smoking, promenant ses escarpins vernis, dans la nuit, sur les pierres acérées du ballast. Pour comble, il s'était mis à pleuvoir.

C'est le métier qui veut ça, disait-il avec une satisfaction qui éclatait malgré elle. Il y en a qui s'imaginent que, pour faire du journalisme, il suffit de savoir écrire. Mais c'est un métier qui entre par les pieds.

Barbarot était lui-même une magnifique illustration de cette ahurissante théorie. On avait peine en tout cas à concevoir qu'il eût atteint sa position par le simple jeu d'une valeur reconnue ou d'un avancement mérité. Il était incapable de se servir d'un porte-plume autrement que pour se curer les oreilles, et je ne me souviens pas, en plusieurs années, de l'avoir jamais vu tracer une phrase entière de sa main. Son instrument de travail était un crayon bleu dont il usait pour rayer d'un gros trait en diagonale la copie d'un rédacteur quand elle ne le satisfaisait pas. Après quoi, il la donnait à refaire à un autre.

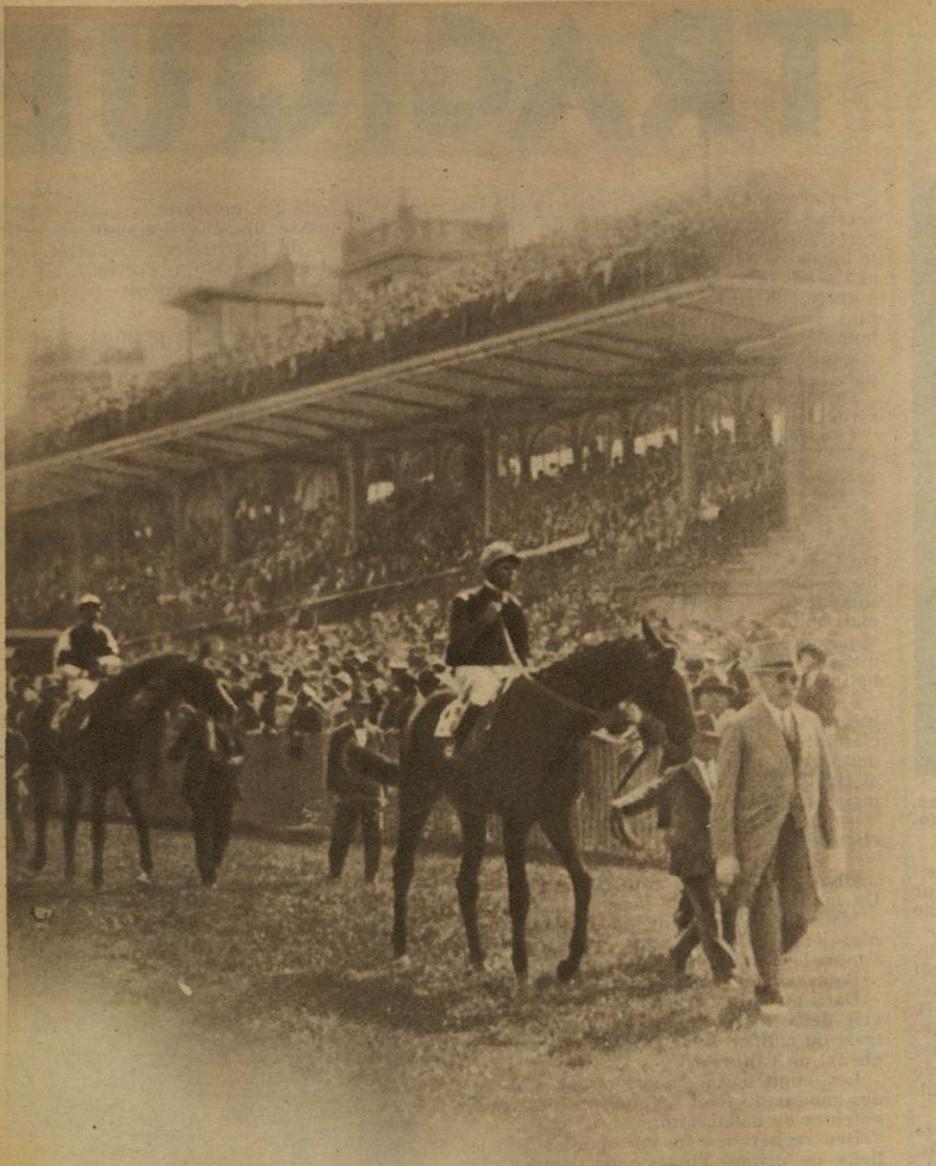
En réalité, Barbarot ne demeurait en fonctions que parce que la direction se désintéressait absolument de l'organisation intérieure de son service. On ne lui demandait que de fonctionner. Peu importait la manière. Barbarot exerçait son pouvoir sans contrôle, embauchait les rédacteurs et les congédiait de même, donnait libre cours à ses impulsions et à ses caprices, sans avoir à les légitimer. Le service des Informations, le plus nombreux de la Maison cependant, n'était qu'une tribu anonyme, dont le chef avait seul visage de vivant aux yeux directoriaux. J'ai connu des jeunes gens qui y ont travaillé durant plusieurs années sans que leur nom fût prononcé une fois aux étages où s'élaborait quotidiennement le journal. Un rédacteur en chef à qui un « chien écrasé » se plaignait un jour lui répondait :

— M. Barbarot est maître chez lui. Ce qui s'y passe ne me regarde pas.

Pourtant Barbarot, malgré ce régime, n'aurait pu conserver sa place sans la présence, à ses côtés, de Mossat, son second.

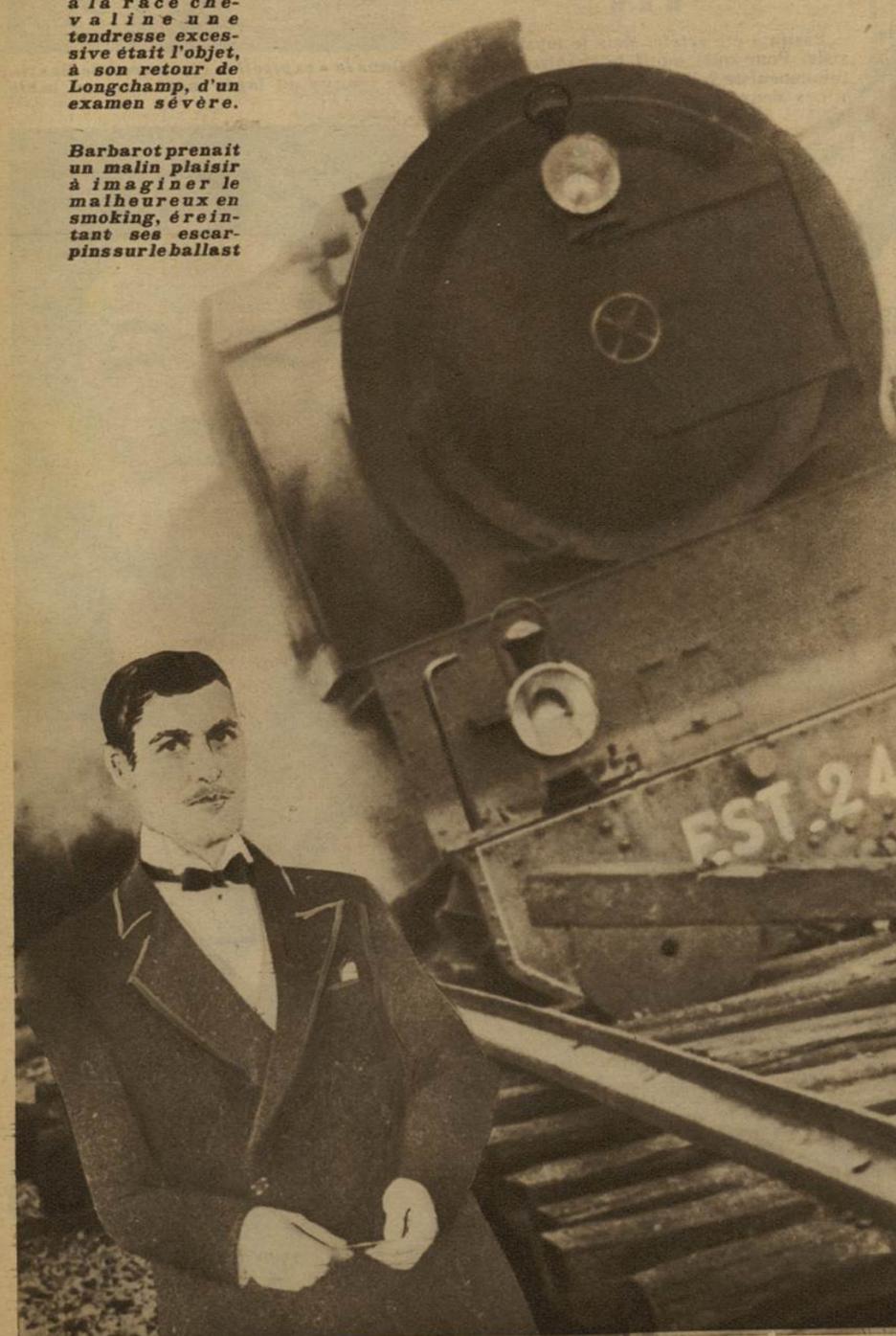
Etonnante figure que celle de ce Mossat, dont l'accouplement avec Barbarot semblait moins dû à des circonstances normales ou au fait du hasard qu'à la volonté baroque et réfléchie d'un malin vaudevilliste. Barbarot avait rencontré en Mossat l'homme qui possédait à un degré élevé les qualités et le savoir qui lui manquaient, en sorte qu'il s'ajustait à lui comme un doubleur providentielle. Barbarot se montrait, criait, hâblait ; mais, dans l'ombre Mossat travaillait pour lui, le guidait dans les méandres de la grammaire et de l'orthographe, le retenait de trébucher sur l'obstacle d'une note de service ou d'un rapport à la direction.

Fils d'un haut magistrat, issu de la meilleure société marseillaise, Max Mossat avait préparé Normale Supérieure. Mais un fond solide d'indépendance allié à un dégoût superbe des grandes entreprises et des labeurs à longue échéance le fit bientôt renoncer aux splendeurs de l'Université. Renié par les siens, il entra dans le journalisme des chiens écrasés, se maria, fit la guerre et divorça. Ayant alors hérité d'un petit bien de famille, il acheta un cinéma en banlieue, tira sa flemme sous la casquette du bon prolo, eut quelque temps la vie heureuse et confortable d'un petit patron de bobinard, borné dans ses désirs, s'ingéniant à parler la langue verte, caressant en connaisseur les dames callipyges de la clientèle, et lisant dans son lit, les soirs de célibat, les *Essais de Montaigne* ou *La Vie des Hommes illustres* dans la traduction d'Amyot. Cela dura jusqu'au jour où, ses quatre sous mangés, le cinéma vendu pour apaiser les créanciers, sans un « pélaud » dans sa profonde, il dut faire



Presque chaque soir, un rédacteur qui vouait à la race chevaline une tendresse excessive était l'objet, à son retour de Longchamp, d'un examen sévère.

Barbarot prenait un malin plaisir à imaginer le malheureux en smoking, éreintant ses escarpins sur le ballast



# SOUVENIRS

## D'UN "CHIEN ÉCRASÉ"

appel à son ancien copain Barbarot, qu'une subite fortune venait d'élever à la tête du service où ils avaient naguère travaillé côte à côte. Justement, Barbarot, stupéfait autant que quiconque de ce qui lui arrivait, en était à demander au ciel les moyens de faire face à la situation. Le ciel lui envoya Mossat, nettoyé à sec et sans travail, en posture d'obligé. C'était plus qu'il n'en pouvait souhaiter. Il fit coup double, joua au sauveur du pauvre monde et s'assura, dans le même instant, la collaboration et la gratitude de Mossat.

De sa vie décousue, Mossat avait conservé des habitudes rivales dont le perpétuel antagonisme servait admirablement les desseins de Barbarot. Dans la journée, c'était un parfait gentleman, accentuant dans les formes et dans le langage la raideur qui lui était naturelle. C'était alors le fils du magistrat qui avait le pas. Mais, loin du journal, l'ancien banlieusard reparaisait. Il jetait bas le faux col, se coiffait d'une casquette à pont, chaussait l'espadrille, s'enroulait au cou un foulard de soie voyante et courait les petits cinémas de quartier et les bals-musette. La nuit passait ainsi. Le lendemain, s'étant durement tiré du lit, il revenait prendre son service, très correct, très froid, tiré à quatre épingles, mais les cheveux raides et les yeux cuits. Cette existence à la Procureur Hallers ne laissait point de place à l'intrigue dans son cœur, et la fatigue de ses nuits, jointe à une incoercible paresse diurne, rassurait Barbarot. Au surplus, Mossat était un être d'une extrême droiture morale. Il se considérait lié par un bienfait envers son chef. Son dévouement était réel et sa discrétion absolue. Pourvu qu'il trouvât dans son emploi la sécurité matérielle qui lui permit de satisfaire ses chères passions, il ne demandait pas plus. Et, de fait, à cet égard, il était comblé. Ses appointements, régulièrement payés, lui assuraient de longues soirées tranquilles, toutes remplies de séances cinématographiques et de valse chahoupées, tandis que ses fonctions auprès de Barbarot lui procuraient d'autres satisfactions, auxquelles il n'était pas moins attaché.

Il avait haute main sur la copie des Informations. Pas un chien écrasé ne descendait à l'imprimerie sans avoir été lu et corrigé par lui. Le « khâgneux » indéformable qu'il était resté s'en saisissait avec une sorte de volupté, y cherchant la petite bête, introduisant amoureusement une tournure rare et précieuse dans le compte rendu, en cinq lignes, d'un exploit de monte-en-l'air. Il dansait la danse du scalp devant une faute de français, mandait le responsable et, sous l'œil de Barbarot qui se donnait, quoique ahuri et n'y comprenant rien, des airs de partager entièrement le point de vue, lui servait un petit cours de grammaire en trois points à la manière de M. Lancelot. Pour un bout de phrase biscornue, il citait Pascal, Saint-Simon et Voltaire, et ne vous permettait point d'établir le signalement d'un noyé inconnu sans vous inviter au respect qui est dû, par-dessus tout, à la langue française. A cause de cela, on le disait pédant. En fait, c'était un doux maniaque. Mais cette

marotte avait eu des effets heureux. Peu à peu, elle épurait le service des Informations des vieilles épaves du journalisme d'avant la guerre. On les voyait disparaître, à jamais écorchées par d'insoutenables corps à corps avec la syntaxe et dans l'horreur profonde de l'accord des participes.

— Je n'ai plus l'âge d'aller à l'école, disait avec dignité l'un de ces ancêtres qui, renonçant à la lutte, avait demandé de passer à la rubrique sportive.

Tandis qu'un autre, suant sang et eau sur un fait divers que Mossat lui donnait, pour la dixième fois, à refaire, s'écriait avec désespoir :

— On dira ce qu'on voudra, ce n'est plus du journalisme !

Cependant, le recrutement des remplaçants, qui s'opérait sous la dure loi de Mossat, amenait, dans ces lieux mal famés, des jeunes gens pourvus d'une honorable culture. J'y ai connu, encore qu'en minorité à cette époque, des garçons fins et délicats, dont le talent devait s'affirmer par la suite. Fait incroyable et vaguement scandaleux pour les survivants de l'ancienne école, ces « chiens écrasés » avaient des lettres, de l'ambition, et ne bornaient point leur horizon à la salle de rédaction et au poste de police. Il y avait, parmi eux, des poètes en fleur, qui publiaient leurs pâles essais dans les revues secrètes de la rive gauche, un romancier inconnu qui besognait sur des récits populaires pour le compte d'un trafiquant de cervelle humaine, un normalien en rupture de chaire enseignante, et l'on pouvait voir un grand garçon modeste et brun qui, entre deux enquêtes, lisait Virgile et Catulle dans le texte.

Barbarot considérait cette invasion avec une certaine inquiétude. Il n'osait point contrarier les décrets de Mossat sur un terrain où il sentait manifestement son infériorité, mais il dut plus d'une fois interroger anxieusement sa conscience sur le point de savoir s'il n'y avait pas trahison de sa part à livrer à ces nouveaux venus l'héritage recueilli d'une longue lignée de crétiens ignorants. Il avait beau redoubler de rigueur et se rattraper sur la discipline, il n'était pas à l'aise en face de cette jeunesse blagueuse et diplômée. Bien sûr, Mossat commettait des imprudences ! Devant ces gaillards qui vous tournaient un chien écrasé en cinq sec et qu'il savait, pour comble d'horreur, capables d'inventer des détails sans y être allés voir, il perdait pied.

— Je ne sais pas ce que fait Mossat, disait-il au vieux sténographe du service, qu'il avait élu pour confident, mais je me demande où il va pêcher ces rédacteurs !

Puis, avec le geste de quelqu'un qui, à tout risque, en a pris son parti et n'attend plus rien que de la Providence :

— Qu'est-ce que vous

*Les vrais fricoteurs attendent en jouant aux cartes qu'un policier les alertât.*

voulez ? Maintenant, j'ai une rédaction symboliste !

L'étrange et merveilleux duo que jouaient ainsi Barbarot et Mossat avait parfois des résultats surprenants. Les deux hommes, qui se relayaient à la tête du service aux heures creuses de la journée, devaient, à l'occasion, remplir le rôle du voisin. Rien n'était comique comme Barbarot, affectant d'examiner avec attention la copie d'un rédacteur et se donnant les façons d'un juge littéraire. Pour un mot dont il ne percevait pas le sens, il recourait discrètement au petit Larousse, mais, quand la besogne s'avérait au-dessus de ses forces, il reposait la feuille sur sa table en disant avec détachement :

— Bon, je n'ai pas le temps, Mossat verra ça en arrivant.

Il n'aimait rien tant que de déplacer les adjectifs, les mettre avant le substantif quand ils étaient après, ou inversement. L'opération était de tout repos ; encore s'y risquait-il avec précaution. Si par bonheur il tombait sur une faute d'oubli, un s, par exemple, qui manquait à la fin d'un mot au pluriel, il ne connaissait plus sa joie. Il appelait le rédacteur :

— Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ! Vous faites des fautes de français, à présent ?

Et, sans attendre l'explication, très catégorique :

— Si vous ne savez pas écrire, monsieur vous ne pouvez pas rester ici !

De son côté, Mossat, en l'absence de Barbarot, jouait les disciplinaires. Il parlait rude et bref, donnait des consignes contradictoires et anodines sur le ton de la plus ferme autorité, et affichait des ordres de service dans un style compliqué des plus perfides ruses grammaticales. Mais, avec lui, on avait la ressource de faire glisser insidieusement la conversation sur le chapitre de la syntaxe. A ce moment, le feu pouvait prendre au Louvre, il ne vous eût point lâché qu'il fût bien entendu que la règle des *ne... que...* et des *ne... pas... que...* est rigoureusement inviolable.

Un rédacteur novice avait débuté à une heure où Mossat dirigeait le service. Il avait à rédiger je ne sais quel article sur un drame de la jalousie, comme il s'en produit, à Paris, cinquante à la semaine. Ainsi qu'il n'y manquait jamais en ces occasions, Mossat lui plaça le petit discours introductif

d'où il ressortait que la rédaction d'un fait divers, contrairement à ce qu'un vain peuple pense, n'excluait ni l'art de la psychologie, ni la délicatesse du style :

— Si l'on veut bien réfléchir, lui dit-il, Manon Lescaut est un fait divers et Madame Bovary en est un autre.

Précisément, ce débutant était doué d'un grand appétit littéraire. Enchanté d'une circonstance où son génie éclaterait soudain, il se mit à ciseler de fines phrases sur le cas d'une malheureuse arpette assassinée à la sortie de son atelier par l'amoureux qu'elle repoussait après lui avoir promis tous les bonheurs... Et c'était un portrait de la blonde enfant, aux charmes tanagrèens ; et c'était le tableau, fortement coloré, de l'atelier, véritable ruhe en rumeur, où ces petites cousines de Nana viennent, de leurs doigts de fée, contribuer à l'élégance de Paris ; et c'était, émouvante antithèse, la sombre figure du jaloux, à la fois Othello et don José ; et c'était...

Mais tandis que la plume courait, s'arrêtait, reprenait, déroulait ses festons d'incidentes et ses astragales de périphrases, Mossat cédait la place à Barbarot, qui venait d'arriver, et lui-même s'absentait pour quelques heures. Ce fut Barbarot qui reçut le chef-d'œuvre. Il est difficile de peindre la stupeur qui envahit son visage à la lecture du morceau et plus encore de traduire les sentiments qui l'agitèrent :

— Qu'est-ce que c'est que ça?... répétait-il... Non, mais qu'est-ce que c'est que ça ?...

Et, rendant son papier au rédacteur qui, sereinement, attendait des félicitations :

— Allez me refaire ça, monsieur !... Qu'est-ce que vous voulez dire avec vos Othello et vos poupées de Tanagra ?... Un fait divers, ce n'est pas de la poésie !... Il faut des faits, entendez-vous, rien que des faits... l'âge de la morte et celui de l'assassin... l'heure du crime, le nom de la rue où ça s'est passé et celui du commissaire de police qui a procédé à l'enquête... Pas de littérature ici, monsieur !... Des renseignements, voilà ce que nous voulons !

L'autre retourna, déconfit, à son établi. Comme il s'était appliqué à être brillant, il s'exerça à la platitude, et il y réussit, car il avait une grande souplesse de talent. Mais le soir, Mossat, en corrigeant la copie des rédacteurs, tiqua sur ce fait divers réduit à ses plus humbles proportions.

— Que penses-tu du nouveau ? demanda Barbarot.

— Rien à faire, répondit Mossat. Aucune imagination. Je lui avais pourtant maché la besogne, mais il ne sait pas écrire !

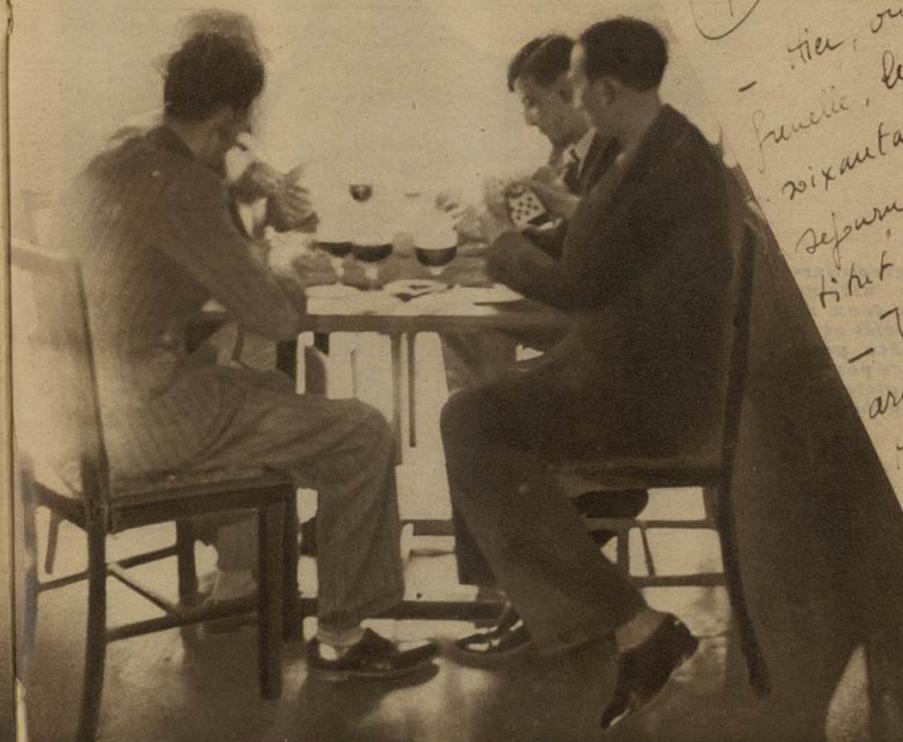
— Je le lui ai déjà dit, fit Barbarot avec conviction.

Le rédacteur fut congédié sur l'heure :

— Je vous engage à choisir un autre métier, lui dit Barbarot. M. Mossat est tout à fait de mon avis : vous ne savez pas écrire !

(A suivre.)

Alain LAUBREAUX.



*Faits-divers 10 lignes*

*hier, on a rebû de la Seine, qui se*

*suivait, le cadavre d'une femme d'un*

*soixantaine d'années qui paraissait avoir*

*sejourné quinze jours dans*

*l'hôtel Médou-lige*

*- Vers huit heures, boulevard*

*arabes, Mohammed Ben*

*Yokriou, se sont*

*le dernier a fait*

*son adversaire et a rem*

*a été conduit à l'hospita*

*- On a trouvé fende dans*

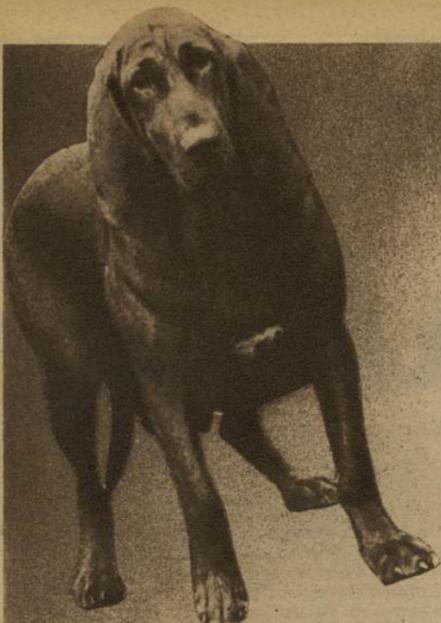
*innocable, qui 6 rue de Diagon*

*l'arrêt de la voiture*

*l'arrêt de la voiture*

*l'arrêt de la voiture*

Barbarot n'avait pas son maître pour sabrer au crayon bleu le fait divers le plus anodin.



Des bloodhounds, ces chiens au flair extraordinaire, suivirent cent pistes.

Londres  
(de notre correspondant particulier).

Une petite Gracie Colledge, alors qu'elle se promenait, cet après-midi-là, par les routes du comté de Surrey, près d'Aldershot, ne se doutait certainement pas qu'elle allait se trouver face à face avec l'ogre. Elle ne savait pas que ce monstre, dont on la menaçait parfois, lorsqu'elle n'était pas sage, avait pris figure humaine.

Aurait-elle pu se douter une seconde — elle, une fillette de neuf ans — que cet étranger pouvait être un assassin, dont elle serait une des victimes ?

L'homme avait arrêté son automobile au bord de la route, alors que l'enfant, un petit panier au bras, cueillait des mûres. C'était une voiture de marque, d'une chaude couleur de feuille morte. Le conducteur était un « gentleman » grand et distingué. Il était élégamment vêtu d'un costume bleu, et son chapeau de feutre gris foncé devait certainement sortir de chez un grand chapelier de Londres.

L'étranger sourit à la fillette et lui fit signe d'approcher :

— Quel est ce village-là, derrière nous ? demanda-t-il.

Gracie prit peur, soudain. Un instinct secret l'avertissait qu'elle était en danger. Elle se mit à crier.

— Bouclé-la ! grogna l'homme...

Sa voix était rauque, maintenant. Ses yeux brillaient d'un inquiétant éclat. Il avait rejeté son chapeau en arrière et sa chevelure en désordre flottait sous le vent. Comme Gracie continuait à appeler au secours, il l'empoigna par le bras et la jeta sur le plancher de la voiture.

Et la fillette vit le pied de son ravisseur, chaussé d'un soulier verni, appuyer sur l'accélérateur...

Cette course hallucinante dura quelques minutes encore. On était entré sous la voûte feuillue du bois. Ce paradis verdoyant, situé entre Aldershot, Farnham et Bisley, allait-il devenir le décor d'un crime atroce ?...

La voiture avait stoppé. L'homme se leva brusquement. Il avait perdu son air doux et distingué. Ce n'était plus un « gentleman » élégant, mais une brute avide de sang. D'une bourrade, il envoya rouler Gracie sur le bord de la route et descendit à son tour. Mais son veston resta accroché à la portière de l'automobile. L'enfant profita de cette seconde de retard, se leva et se mit à courir en criant.

Des pas lourds résonnèrent bientôt derrière elle. Le ravisseur s'était mis à sa poursuite. Il attrapa la fillette par les cheveux. Une lutte inégale s'ensuivit. Par deux fois, Gracie Colledge lui échappa. Par deux fois, elle sentit les griffes de l'ogre s'enfoncer dans sa chair.

L'homme riait encore d'une voix rauque. Mais il se fit soudain plus brutal. Gracie se sentit soulevée de terre. Elle voulut appeler à l'aide. Une main l'étreignit à la gorge. L'ogre entra avec sa proie dans un fourré. Sous ses ongles, la robe était lacérée en lambeaux. Des morceaux d'étoffe, il fit un bâillon et des liens.

Gracie vit son ombre énorme se pencher vers elle. Et puis... elle s'évanouit.

Quand la vie et la mémoire lui revinrent, elle était seule. Au-dessus d'elle, la voûte verte des chênes où se poursuivaient des vols d'oiseaux se teignait déjà de l'or chaud du couchant. La pauvre fillette souffrait sur tout le corps. Elle sentait le sang ruisseler sur son visage. Elle voulut bouger, mais ses membres trop faibles refusaient d'obéir. Elle voulut crier, mais sa langue gonflée l'étouffait à moitié.

C'est pourquoi lorsque, du buisson où elle était couchée, elle vit passer deux cavaliers, elle n'eut pas la force ni le pouvoir de demander assistance.

La nuit venait. Avec la fraîcheur, Gracie retrouva quelque vigueur. Elle parvint à se dégager de ses liens. Avec infiniment de peine, elle se dressa, demi-nue, parmi les ronces. Elle s'aperçut alors que sa poitrine et son ventre étaient lardés de coups de couteau...

Elle n'avait plus qu'une pensée, maintenant : rentrer à la maison où ses parents commen-



Depuis que l'agression fut commise, des milliers de policiers fouillent sans répit les boqueteaux et les fourrés des districts d'Aldershot et de Bisley.



Mrs. J. Holliday fut attaquée près de Bisley, alors qu'elle portait son enfant.

Mais peine perdue, les poursuivants se trouvent bientôt devant une barrière de flammes. L'ogre d'Aldershot allume des feux de prairies et de forêts pour faire perdre sa piste aux bloodhounds...

Gracie Colledge se remet lentement de sa terrible aventure. Elle essaie d'oublier, en lisant, dans son lit, des contes de fées, l'homme qui lui proposa la promenade tragique. Mais, à tout propos, on lui rappelle de tristes souvenirs.

Ce sont d'abord les médecins qui viennent surveiller ses plaies : neuf blessures en forme de Z, d'une hanche à l'autre, de l'abdomen à la poitrine. Trois, parmi celles-ci, sont profondes. Six autres coups de rasoir, plus superficiels, marquent le visage, les bras, les jambes.

Un spécialiste de Londres a déclaré qu'un narcotique avait dû être administré à la fillette.

Les détectives de Scotland Yard rendent également visite à la petite Gracie Colledge. Ils la harcèlent de questions, lui font revivre, trois fois par jour, son horrible aventure... Les nerfs de la petite fille ne peuvent résister à ces interrogatoires constants. Chaque jour, elle subit des crises terribles, pousse des clameurs d'épouvante, et s'évanouit... Ses nuits sont hantées de cauchemars.

Le lendemain, c'est un nouveau supplice pour elle. Deux inspecteurs viennent la chercher pour l'emmener visiter « la galerie des criminels ». Voici comment elle-même raconte cette expérience :

— Les détectives me montrèrent des photos d'hommes, pas des hommes gentils tels que j'en connais, mais de vilains hommes, des noirs, des Chinois. Il y avait de gros livres remplis de photos de ces hommes, des centaines et des centaines.

« Trois d'entre eux ressemblaient étrangement à l'inconnu qui me fit monter dans sa voiture. Mais je ne veux plus aller à Scotland... Je ne veux plus voir de policiers... »

Et, secouant sa tête brune, elle essayait en vain de chasser de sa mémoire ces souvenirs atroces...

Scotland Yard recherche toujours l'ogre d'Aldershot. Le district d'Aldershot et de Bisley est occupé par plus de trente mille hommes de troupes de toutes les armes. C'est le moment des manœuvres annuelles de l'armée anglaise. Oubliant leur fatigue, à la fin du jour, les soldats se joignent aux civils et aux policiers. Armés de leurs fusils, baïonnette au canon, ils recherchent le satyre. S'ils le trouvent, il est probable que sa vie ne vaudra pas les six pences qu'il avait promis à la tendre Gracie Colledge !...

Tom TOPPING.

# L'OGRE D'ALDERSHOT



A son accent, Gracie reconnut qu'il était d'Oxford. Il avait une voix douce et parlait avec déférence à ce petit bout de femme de neuf ans.

— Farnborough !...  
— Et cette route mène ?...  
— A Aldershot !...

L'homme ôta son chapeau et se gratta la tête d'un air embarrassé :

— Il faut que j'aille au champ de tir de Bisley. Ne peux-tu pas m'indiquer le chemin ?

La petite fille essaya de donner quelques explications. L'automobiliste les interrompit :

— C'est bien compliqué, dit-il. Ce qui vaudrait mieux, c'est que tu montes à côté de moi. En roulant, tu me montreras les chemins qu'il faut prendre. Je vais voir un ami au champ de tir de Bisley. Je n'y resterai qu'un quart d'heure. Je te ramènerai ensuite chez toi et je te donnerai six pences pour ta récompense.

Gracie Colledge hésita. Elle se souvenait des conseils maternels : ne pas suivre les étrangers... Mais la tentation était si forte de faire un petit voyage en automobile, aux côtés de cet homme si élégant, à la voix si douce, et qui la traitait comme une grande personne !...

Pouvait-elle savoir, dans l'innocence de son âge d'enfant, quel vol de désirs immondes tourbillonnait derrière ce visage calme et beau ?

— Alors, c'est dit ?... Tu viens ?...

L'inconnu lui tendit la main pour conclure le marché et l'aider à escalader le marche-pied.

\*\*\*

La voiture se mit à rouler. A l'intersection du chemin de Bisley, la fillette tendit le doigt vers le champ de tir qu'on apercevait dans le lointain et où campaient des soldats en manœuvre.

— C'est là...

Mais l'homme ne répondit rien. Penché sur son volant, il poursuivait sa route, piquant droit vers la forêt de Crown Prince.

caient à s'inquiéter, sûrement. Elle gagna la route. La faiblesse la reprit soudain, et l'éten-dit sur le sol.

Gracie sentit qu'elle ne pourrait pas marcher. Alors, elle rampa. L'idée de rassurer le plus tôt possible sa mère la soutenait durant ce rude calvaire. Quatre kilomètres, elle se traîna sur son ventre douloureux que son assassin avait criblé de neuf blessures béantes.

Elle rampa, laissant une piste sanglante sur la poussière jaune de la route. Mais, à bout d'efforts et de courage, elle s'évanouit.

Ce fut un groupe d'excursionnistes qui la découvrit, une heure plus tard, inanimée, sur le bord d'un fossé.

\*\*\*

Depuis Gracie Colledge, six autres personnes ont été victimes de l'ogre d'Aldershot, parmi lesquelles un jeune garçon de douze ans, du nom de Waite, et la femme d'un sergent du 3<sup>e</sup> bataillon des Coldstream Guards, Mrs J. Holliday, qui fut attaquée alors qu'elle se promenait près du champ de tir de Bisley avec un enfant de quelques mois dans les bras.

Le comté de Surrey, la province, l'Angleterre tout entière sont dans l'angoisse.

Va-t-on revivre les journées hallucinantes de Jack l'Éventreur ?... Le pays d'Albion va-t-il avoir, lui aussi, son vampire, dont les exploits rappelleront ceux de Pierre Kurten, le monstre de Dusseldorf ?...

Toute l'opinion publique a fait appel à Scotland Yard. Seuls, les détectives de cette vaste organisation policière sont capables de mettre la main sur le sadique. Depuis quinze jours, mille policiers, accompagnés de chiens limiers, battent la campagne.

Une piste est soudain découverte. On lance les bloodhounds, les « humeurs de sang », ces chiens au flair extraordinaire qui démêlent une trace parmi cent autres.

L'ogre du Surrey alluma des feux de prairies et de forêts pour faire perdre sa piste aux bloodhounds.

Gracie Colledge, une charmante fillette de neuf ans (à droite), était allée, ce jour-là, cueillir des mûres.

## CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,  
TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou aux carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 62.401 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 62.406 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 62.412 : Carrières administratives.

Broch. 62.418 : Toutes les grandes écoles.

Broch. 62.428 : Emplois réservés.

Broch. 62.431 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 62.436 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 62.445 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondancier, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 62.449 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme.

Broch. 62.454 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, versification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 62.461 : Marine marchande.

Broch. 62.466 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 62.473 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aqua-relle, métiers d'art, professorats).

Broch. 62.479 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-retoucheuse, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupe pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professorats).

Broch. 62.485 : Journalisme, secrétariat ; éloquence usuelle.

Broch. 62.491 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographies, prise de vues et prise de sons.

Broch. 62.496 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16<sup>e</sup>), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

## ÉCOULEMENTS

BLENNORRAGIE - CYSTITES - PROSTATITE  
guéris radicalement et rapidement par

# PAGÉOL

le plus puissant antiseptique urinaire ;

évite toutes complications, supprime la douleur.

(Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et tous pharm.  
La boîte 16 fr., 1<sup>re</sup> 16 50. La triple boîte, 1<sup>re</sup> 36 20

**VOTRE AVENIR** vous sera dévoilé grâce à la mystérieuse et célèbre voyante AUGUSTALES. Envoi, date, mois naiss., prénom et 5 fr. pour frais d'écritures et de port. Extraord. par ses préd. Fixe date évén., guide, conseil et dev. tout. Bulletin-not. grat. Écrire : Mme AUGUSTALES, 22, rue Léon-Gambetta, 22, à Lille (Nord).

15 fr. Le 100 adr. et gr. gains 2 sexes. Ecr. LABO-RATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

## VOS SEINS

Sont-ils insuffisants ? Trop Gros ? Tombants ? Écrivez-moi en toute confiance, n'envoyez pas d'argent, je vous ferai connaître gratuitement, simple recette à faire vous-même en secret. Quelque soit votre âge vous obtiendrez vite des seins bien fermes et beaux. Joindra 1<sup>er</sup> an timbre pour réponse confidentielle très discrète. Mme A. E. Mariène, 75, Rue de Flandre.

Vous qui avez difficultés d'affaires, d'argent, d'affection, de santé, consultez :

**M<sup>ME</sup> PAULETTE D'ALTY**

Professeur libre d'Astrologie Gle Manoscopie qui transforme les êtres ainsi que les destinées troubles. C'est la personnalité la plus vraie, la mieux éclairée, et possédant un don absolument extraordinaire de savoir répondre à tout et trouver la solution de toute difficulté. Corr. dét. : depuis 20 fr.

SECRET ÉGYPTIEN INFALLIBLE

14, rue de Turin (M<sup>o</sup> Europe.) Tél. ....

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?

**CONSULTEZ** Mme Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17<sup>e</sup>). De 1 à 7 h cour, 3<sup>e</sup> étage.

## CONSULTATIONS GRATUITES

POUR VOS ENNUIS, POUR VOS PEINES,  
POUR TOUTES DIFFICULTÉS,

consultez le PROFESSEUR DJEMARO, doyen des ASTROLOGUES exerçant en France, qui offre de venir en aide aux opprimés, aux découragés en leur révélant l'avenir gratuitement.

Quels que soient l'âge, la situation, l'état de santé, on peut améliorer son existence grâce au précieux secours de L'ASTROLOGIE.

Gratuitement le PROF. DJEMARO vous dévoilera les secrets de votre vie future. Doué d'une double vue surprenante, il vous fera connaître vos amis, vos ennemis, votre destinée, il deviendra votre guide, vous indiquera la route à suivre pour réaliser vos projets et satisfaire vos ambitions : affaires, héritages, spéculations, loteries, amours, mariages, etc... Grâce à lui et au merveilleux talisman qu'il vous offrira gratuitement, le bonheur et la prospérité remplaceront déceptions et soucis. Des milliers d'attestations sont visibles à ses bureaux.

Pour recevoir sous pli cacheté et discret votre consultation gratuite, écrivez, en donnant DATE DE NAISSANCE, ADRESSE, NOM, PRENOMS (si vous êtes Madame ajoutez nom de demoiselle), et si vous voulez joindre 2 Frs en timbres-poste pour frais d'écritures. (Étranger 4 Frs).

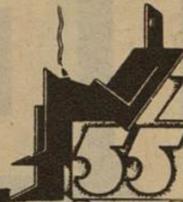
PROFESSEUR DJEMARO, Service V E  
29, rue de l'Industrie, COLOMBES (Seine)



## L'ÉTIQUETTE " GALERIES BARBÈS " EST VOTRE MEILLEURE GARANTIE



Si l'espace vous est mesuré, nos nouveaux modèles de studios-combinaisons vous apporteront la solution idéale du confort. Toujours deux pièces en une seule :  
Salon-salle à manger  
Salon-chambre à coucher  
Studio-salon



GRANDES FACILITÉS DE PAIEMENT  
ACCORDÉES SUR DEMANDE

Reprise en compte de vos vieux meubles.

(N<sup>o</sup> 940 du catal.) Studio "Denyse" formant salle à manger-chambre à coucher, okoumé verni (variété d'acajou) ; 1 canapé-lit transformable 2 personnes, avec matelas et 2 coussins capitonnés ; 1 table okoumé verni 0.85x0.65 ; 4 fauteuils vernis acajou. L'ensemble recouvert riche velours mod., les 8 pièces **1.445 F**

# GALERIES BARBÈS

55, Boulevard Barbès - PARIS (18<sup>e</sup>)  
(Ne pas confondre : Coin Rue Labat)

Succursales : LE HAVRE ■ LILLE ■ MARSEILLE ■ NANTES ■ TOULOUSE

DEMANDEZ NOTRE ALBUM GRATUIT

**BON** à découper et à faire parvenir aux GALERIES BARBÈS pour recevoir gratuitement : 1<sup>o</sup> l'Album général d'Ameublement. 2<sup>o</sup> l'Album de literie, divans, cosys et mobiliers sacrifiés. 276  
Rayer la mention inutile.

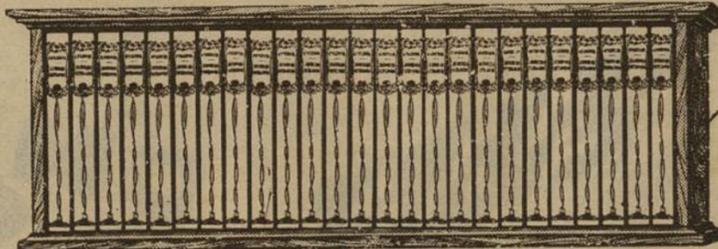
Rien à payer d'avance

**20** FRANCS  
par  
MOIS

pour recevoir la

## COLLECTION IVOIRINE

dans sa BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne



LA COLLECTION IVOIRINE comprend une sélection de 25 ouvrages des littératures française et étrangère, volumes élégamment reliés, présentés dans une BIBLIOTHÈQUE-PRIME en chêne naturel (0<sup>m</sup>,205 x 0<sup>m</sup>,58).

TITRES DES VOLUMES :

1. H. DE BALZAC : Les Chouans. — 2. Jean BERTHEROY : Dans la Barque d'Isis. — 3. Ch. DE BERNARD : Le Nœud Gordien. — 4. Ambrose BIERCE : Aux Lisières de la Mort. — 5. René BIZET : Le Sang des Rois. — 6. Marcel BOLLANGER : Le Vicomte. — 7. Bulwer LYTTON : Les Derniers Jours de Pompéi. — 8. F. CONTRERAS : La Ville Merveilleuse. — 9. Jean D'AGRAIVES : Le Dernier Faune. — 10. Ch. DICKENS : Olivier Twist, I. — 11. Ch. DICKENS : Olivier Twist, II. — 12. Léon GOZLAN : La Marquise de Belverano. — 13. A. DE LAMARTINE : Graziella. — 14. Alfred MACHARD : L'Homme qui porte la Mort. — 15. Prosper MÉRIMÉE : Carmen. — 16. Prosper MÉRIMÉE : Colomba. — 17. Alfred DE MUSSER : Les deux Maîtresses. — 18. Ch. et H. OMESSA : Anaitis, Fille de Carthage. — 19. Edgar Poe : Le Scarabée d'Or. — 20. Abbé PREVOST : Manon Lescaut. — 21. Paul SONNÉTS : Vortex, le Cheval Fou. — 22. Ivan Tourguenoff : Récits d'un Chasseur. — 23. J. VALMY-BATISSE : Terre Blonde. — 24. Alfred DE VIGNY : Le Cachet Rouge. — 25. Émile ZAVIE : Paris-Barbès.

Prix de la collection des 25 volumes reliés, avec leur Bibliothèque-Prime. Envoi franco en France (Étranger, se renseigner) :

**240 francs**

payables **20** fr. par mois  
au comptant : **215 fr.**

Écrivez-nous, dès aujourd'hui, pour acquérir un meuble artistique et utile, en même temps qu'un trésor de lectures, œuvres très remarquables, reliées, vendues à un prix excessivement avantageux, payable par mensualités.

### BULLETTIN

à copier ou signer et envoyer à

**DÉTECTIVE-PUBLICITÉ**  
35, rue Madame, PARIS (VI<sup>e</sup>)

Veuillez m'adresser la Collection Ivoirine, 25 vol. et la Bibliothèque-Prime 240 fr. que je paierai par versements mensuels de 20 fr., ou au comptant 215 fr. ci-joints, ou contre remboursement, franco de port en France.

Nom \_\_\_\_\_  
Profession \_\_\_\_\_  
Domicile \_\_\_\_\_  
SIGNATURE : \_\_\_\_\_

Si vous voulez **rire**

vous devez **lire** en  
**Vacances**  
LA  
**JUMENT**  
**VERTE**

le roman  
de **MARCEL**  
**AYMÉ**  
*nrf*  
UN VOL. 15 FR.

# DÉTECTIVE

## L'ogre d'Aldershot



**Laisée pour morte par un sadique qui lui avait lacéré le corps et le visage à coups de rasoir, la petite Gracie Colledge, sur son lit de convalescente, s'efforce d'oublier cet effroyable cauchemar.**

(Lire, page 14, le dramatique reportage de notre correspondant particulier de Londres, Tom Topping.)

AU SOMMAIRE ( La rupture, par M. S. - Le dépit du monstre, par André Carton. - La secrète, par René Girardet. - Les bourreaux, DE CE NUMÉRO ( par Maurice Betito. - La chasse tragique, par Henri Béciaux. - Souvenirs d'un « chien écrasé », par Alain Laubreaux.